

ZOOM



Entrevue Dur
au cœur tendre D 3

Éditorial Un avenir
pour l'Irak D 4

DANS LES SOULIERS DE RALPH GOODALE

De surplus et de prudence

MYLÈNE MOISAN
MMoisan@lesoleil.com

■ Les souliers de Ralph Goodale sont confortables. Pour le moment. À quelques jours du dépôt de son premier budget, le ministre fédéral des Finances devra jouer de prudence... à l'aube d'une campagne électorale.



Mylène Moisan
MMoisan@lesoleil.com

Les grands économistes du pays s'entendent pour dire que M. Goodale ne se lancera pas dans les grandes dépenses ni dans la multiplication des « bonbons » pour séduire les Canadiens à la veille de les appeler aux urnes.

On ne s'attend pas à de nouveaux programmes, ni à des montants supplémentaires pour les provinces, outre le 2 milliards \$ promis pour la santé. M. Martin a été catégorique lors de son passage à Québec, mercredi : pas un sou additionnel ne sera versé aux gouvernements provinciaux, qui devront attendre, au mieux, à une rencontre prévue en juin. Quant au remboursement de la dette, il promettait le 11 février de poursuivre dans cette voie, sans toutefois préciser le montant de sa contribution.

Contrairement à M. Séguin, le plus gros dilemme de M. Goodale repose sur la façon d'utiliser son surplus, qui pourrait atteindre 7 milliards \$ selon plusieurs observateurs, quatre ou cinq, selon les plus conservateurs. Une somme à laquelle il faut retrancher les deux milliards \$ promis aux provinces.

Le « coussin » de M. Goodale pourrait toutefois être plus mince qu'il n'y paraît, les prévisionnistes convenant que leur boule de cristal est plus floue que jamais, en raison notamment de la force du dollar canadien. Lors de la rencontre à huis clos entre les représentants des grandes banques, presque tous ont reconnu que les prévisions ont rarement été si peu fiables.

Cette incertitude devrait amener M. Goodale à être particulièrement prudent, d'autant plus que le scandale des commandites a échaudé les Canadiens sur les largesses de leur gouvernement. Il pourrait même être politiquement plus rentable pour le ministre des Finances de prôner la rigueur et l'économie à tous crins pour tracer clairement une ligne entre l'ère Chrétien et l'ère Martin.

Tous les analystes s'entendent pour

Voir **SURPLUS** en D 2 >

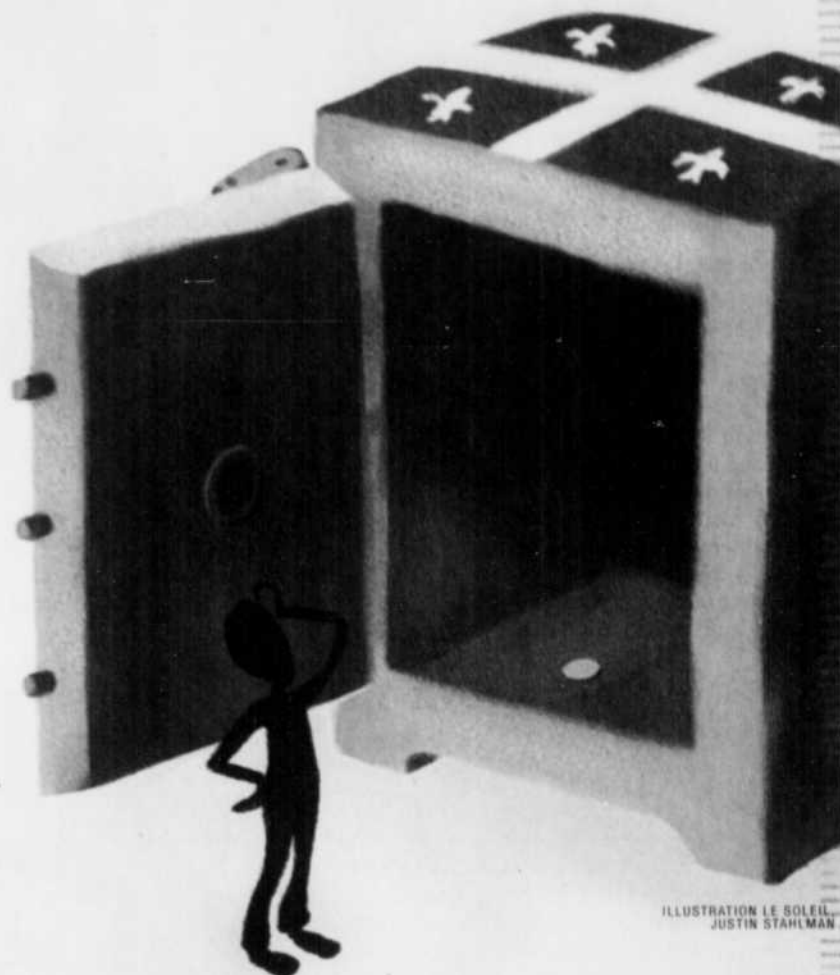


ILLUSTRATION LE SOLEIL
JUSTIN STAHLMAN

DANS LES SOULIERS D'YVES SÉGUIN

De déséquilibre et d'espoir

■ Des deux ministres des Finances, Yves Séguin est le plus coincé dans ses souliers. Pressé d'un côté par les promesses de son gouvernement et de l'autre par les attentes des Québécois, il pourrait choisir de ressortir l'encier rouge... et de mettre ça sur le compte de son homologue fédéral.

À Québec, l'impasse budgétaire frôle le milliard de dollars

Aux dernières nouvelles, M. Séguin jonglait toujours avec une impasse d'un peu plus de 700 millions \$. C'était au lendemain de la publication des chiffres officiels d'Ottawa, qui revoyait une nouvelle fois à la baisse ses paiements de péréquation. À quelques semaines de son budget, il se retrouvait avec 350 millions \$ de moins que prévu lors de son budget du 12 juin. Avec les 677 millions \$ versés en trop que lui réclame le gouvernement fédéral, la différence frôle le milliard de dollars.

Au cours d'une entrevue en décembre, le ministre Séguin disait être « comme Terminator. Quand on pense qu'il est

mort, il y a la petite main qui ressort et il repart ». Fidèle à lui-même, il s'est toujours montré confiant de trouver une solution pour à la fois remplir les coûteuses promesses de son gouvernement sans retomber dans le rouge.

Tout en restant avare de détails, M. Séguin a toujours laissé entendre qu'il trouverait des solutions en temps et lieu. Récemment, il a été question de la possibilité pour Québec de se départir d'une partie de ses immeubles, solution qu'envisageait le ministre en se questionnant sur sa pertinence. « Peut-on réduire nos immobilisations ? » a-t-il plusieurs fois demandé.

Voir **DÉSÉQUILIBRE** en D 2 >

SOCIÉTÉ

30 ans et accroc de jeux vidéo

MANON LANTHIER
Collaboration Spéciale

■ Il est 3h du matin, Marie descend au rez-de-chaussée pour trouver Jacques rivé devant l'écran, manette en main : « Non, mais, as-tu vu l'heure ? »

Réaction normale pour n'importe quelle bonne mère d'ado... à un détail près : Jacques a 31 ans ! Marie pourrait être Chantal ou Carole et Jacques s'appeler Pierre ou Michel. Après le partage des tâches, c'est la nouvelle pomme de discorde du couple moderne !

Les consoles de jeux vidéo Xbox, PlayStation 2 et autres sont loin d'être un territoire réservé aux jeunes. Combien de blondes ont vu leur chum se

transformer en une espèce d'ado tardé, ralentissant le pas et ouvrant de grands yeux incrédules devant la boutique de jeux électroniques du centre commercial ?

Oubliez les psychologues, sociologues et autres spécialistes qui parlent de génération X : c'est la génération Atari. Ces hommes frisant la trentaine ont connu l'Odyssey, le Commodore 64, l'Atari, le Nintendo, le Super Nintendo et on en passe ! Les consoles évoluant

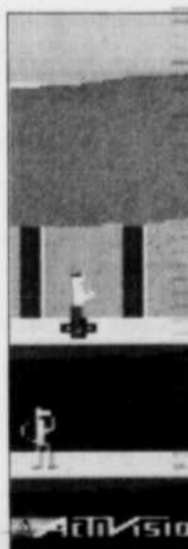
au rythme de leur poussée d'hormones ! Aujourd'hui, la voix a mué, certaines tempes ont même grisonné, mais les doigts sont toujours aussi agiles quand vient le temps de saisir une manette pour se substituer à un héros médiéval, à un pilote de course ou à un joueur étoilé de la NBA !

L'ANTISTRESS PAR EXCELLENCE

Les jeux vidéo et les logiciels d'ordinateur semblent même avoir supplanté le golf et les 5 à 7 à titre de soupape d'évacuation du stress. Une autre façon pour la génération Atari de se démarquer des baby-boomers !

Si ces joueurs s'imprègnent d'images

Voir **JEUX** en D 2 >



Les femmes prennent leur place... même derrière les manettes

Comme au hockey et dans les services policiers, les hommes sont encore majoritaires derrière les manettes et les claviers d'ordinateur quand vient le temps de s'adonner aux jeux électroniques. Mais les femmes envahissent de plus en plus ce territoire virtuel typiquement masculin.

« Il y a un phénomène nouveau, observe l'animateur du magazine *M. Net* sur les ondes de MusiquePlus, Denis Talbot. Les gens jouent de plus en plus en couple. » À force de regarder leur conjoint pitonner des veillées de temps, il semble qu'elles aient assimilé le fonctionnement des consoles de jeux.

« Moi, ma blonde voulait rien savoir de ça quand je l'ai rencontrée, raconte-t-il. À un moment donné, je suis arrivé chez nous et elle était avec une de ses chums, elles jouaient au Xbox en buvant une bouteille de vin et elles avaient du fun! Depuis, ils jouent souvent en couple, notamment au tennis (virtuel évidemment!). »

« On le voit dans les LAN parties (rassemblement de mordus de jeux vidéo qui se réunissent le temps d'une fin de semaine pour jouer en réseau), constate l'animateur, il y a plus de pré-

sence féminine et les filles sont bonnes. Quand elles embarquent en arrière d'une console, c'est pas pour se faire planter. »

Il y a même des femmes entre 14 et 28 ans qui sont gamers professionnelles et font le tour des LAN parties. Certains de ces tournois offrent des prix pouvant atteindre le quart de million de dollars aux États-Unis.

Selon Denis Talbot, certains jeux ciblent même la clientèle féminine; c'est le cas de *Pandora's Box*, un jeu de casse-tête auquel les joueuses excellent. « Les filles aiment les jeux plus réfléchis, nous autres les gars, on tire dans l' tas », blague l'animateur. C'est aussi l'avis d'un des conseillers au Future Shop de Place Fleur de Lys, Éric St-Laurent: « Quand les filles achètent des jeux de console, c'est un jeu d'aventure. J'ai jamais vendu un jeu de guerre à une fille. »

De là à dire que les jeux vidéo peuvent devenir le ciment du couple, il y a une marge: « Si la blonde est pas gamer, ça peut aussi devenir une cause de divorce, de dire Denis Talbot. C'est tellement immersif ces jeux-là que le temps s'arrête quand on joue et on oublie de regarder l'heure. » M.L.



Les femmes commencent à s'intéresser à certains jeux vidéo, comme les jeux d'aventure et les jeux de casse-tête.

JEUX

Suite de la D 1

virtuelles comme leurs grands-pères de la messe du dimanche, le pape de cette nouvelle religion est sans contredit Denis Talbot, qui anime, quatre fois par semaine, le magazine *M. Net* sur les ondes de MusiquePlus. Un vrai mordu qui fait foi d'encyclopédie dans le domaine.

« Moi, j'ai 45 ans et j'ai grandi avec la télévision et les consoles de jeux, ça fait partie de mon quotidien, dit-il. J'en mange, j'adore ça. » Il a évidemment toutes les consoles chez lui: « À cause de mon travail! En fait, même si je ne travaillais pas dans le domaine, je les aurais probablement toutes! »

« Il constate régulièrement qu'il n'est pas le seul adulte à se vautrer dans un univers qu'on imagine réservé aux ados: « Je le remarque juste à la qualité du français dans les courriels que je reçois, raconte Denis Talbot. Les gens achètent un ordinateur pour le travail et en profitent pour jouer aussi. »

Selon Jean-Claude Bergeron, du département de logiciels au Future Shop de Place Fleur de Lys, la vente de PS2 et de Xbox est très importante chez les adultes. « Selon ce que je vois chez les 25 ans et plus, c'est très rare qu'ils n'ont pas une console. » Même son de cloche chez EB Games de l'Place Laurier, qui se spécialise dans la vente de logiciels: « Xbox, c'est pratiquement juste pour les adultes, de dire François Morrisset. Honnêtement, je devrais dire que les 25 ans et plus représentent facilement 25 à 30% de la clientèle et si on parle des 20 ans et plus, là c'est 70%. »

COMME AU CINÉMA

Il faut dire que la technologie a bien évolué depuis que Mario a commencé à sauter sur des murs de briques. Aujourd'hui, les jeux ont la fluidité visuelle du cinéma et les graphiques peuvent recréer avec une quantité de détails hallucinante le centre-ville de New York, un château du Moyen Âge, le tableau de bord d'une Ferrari ou d'un Cessna.

« Il y a des jeux qui étaient l'un quand j'étais petit, mais aujourd'hui, grâce à la technologie, wow! », s'exclame l'animateur de *M. Net*. Il pense

entre autres à *Prince of Persia*, créé il y a une quinzaine d'années par la compagnie Brother Boom et qui est aujourd'hui produit par Ubisoft: « C'est comme un film dont on devient l'acteur principal, il y a un phénomène d'immersion important. »

C'est d'ailleurs cette capacité des jeux, tant sur les consoles qu'à l'écran cathodique, de happer le joueur dans un autre univers qui explique la fascination des hommes pour la manette. « C'est tellement immersif, le temps s'arrête quand tu joues à ça, tu oublies de regarder l'heure! » De là le phénomène de décompression: les problèmes de bureau prennent vite le second plan lorsque le joueur est concentré à infiltrer une base terroriste pour le compte de la CIA ou en pleine bataille de la Seconde Guerre mondiale! Une cure antistress nouveau genre!

PAS JUSTE DANS LE SALON

Il n'y a pas encore de chiffres pour évaluer la part réelle de marché occupée par les joueurs d'une trentaine d'années, seulement un constat généralisé.

« Le phénomène des jeux est nouveau au niveau de l'intérêt médiatique, affirme Denis Talbot. Il n'y a pas d'études faites sur le marché, on a les chiffres de ventes, mais on ne sait pas qui joue à quoi. »

Sauf que la tendance se vérifie même dans les grandes rencontres de fanatiques de jeux vidéo, les fameux LAN parties (pour local area network). Un des plus importants au Québec est celui de l'école de technologie supérieure de Montréal. Il se tient les 20 et 21 mars prochain. Plus de 400 mordus joueront en réseau et ce ne seront pas seulement des élèves du secondaire: « La moyenne d'âge des gens qui jouent dans les LAN parties est de 26 ans », affirme l'animateur de *M. Net*.

Deux représentants de cette génération, Denis Talbot et Patrick Masbourn, l'animateur de *La Revanche des nerdZ* à Canal Z, s'affronteront d'ailleurs en direct dans ce qu'ils ont appelé le Combat des titans. Une belle occasion de constater, mesdames, qu'il n'y a pas que votre chum qui attend impatientement que vous montiez vous coucher après le *Téléjournal* pour s'emparer de la télévision et la transformer en piste de course qu'en patinoire de la LNH!



Le ministre fédéral des Finances, Ralph Goodale, a semé l'espoir au sein de plusieurs composantes de la société, dont les étudiants, les familles, les entreprises et les plus démunis.

SURPLUS

Suite de la D 1

dire que le premier budget de M. Goodale doit se démarquer par une augmentation plus modeste et ciblée des dépenses. Au dernier budget Chrétien, le 18 février 2003, John Manley s'était permis d'augmenter les dépenses de plus de 10%, du jamais vu depuis longtemps. De ces 14 milliards \$ de nouveaux débours, 6 milliards \$ ont été engagés pour l'année suivante, une facture dont a hérité M. Goodale.

Le choix qui s'impose à M. Goodale, lui conseillent les économistes de la Toronto Dominion, est de ressortir les recettes éprouvées de lutte contre le déficit, qui portent leurs fruits depuis six ans, alors que le fédéral livre chaque fois un budget équilibré. Prudence, prudence, prudence, clame-t-on, en un mot comme en mille.

Même son de cloche du côté de Desjardins, qui s'attend à ce que M. Martin « se démarque de l'administration Chrétien. (...) Le contrôle et l'assainissement de la situation financière du gouvernement prédomineront les orientations du budget », écrit-on dans un document rendu public hier. « Une chose est sûre, ce sera un budget dans la tradition Martin, avec un retour à la discipline », prévoit Gilles Soucy, économiste principal chez Desjardins.

Quelques signes ont d'ailleurs été donnés récemment, entre autres par l'annonce du gel des dépenses en immobilisation, d'un examen détaillé de toutes les dépenses gouvernementales et du mandat confié au président du Conseil du Trésor de dégager un milliard de dollars d'économies récurrentes.

Déjà assurées de la générosité fédérale, les villes savent déjà qu'elles obtiennent cette année 580 millions \$ par l'entremise du congé de TPS annoncé lors du discours du Trône. Encore cette semaine, le premier ministre Paul Martin réitérait sa volonté de se pencher au chevet des municipalités. M. Goodale devrait donc faire des efforts supplémentaires en ce sens.

Les « oubliés » du budget Goodale seraient l'armée, la santé et l'aide internationale

À la lumière du discours du Trône, début février, les familles et les défavorisés s'attendent à être dans les bonnes grâces de M. Goodale. Apparemment, le ministre pourrait annoncer mardi la volonté du fédéral de bonifier le régime de congés parentaux. Au bureau du ministre québécois de l'Emploi, de la Solidarité sociale et de

la Famille, Claude Béchar, on ignore tout d'une éventuelle annonce en ce sens. Rappelons pour mémoire que le gouvernement du Québec tente depuis des lunes de s'entendre avec Ottawa pour mettre en place son propre régime. Jusqu'à maintenant, les discussions n'ont donné aucun résultat tangible.

Selon des informations qui ont circulé cette semaine, les producteurs de bœuf pourraient être l'exception à la règle et faire l'objet d'une aide ciblée. On s'attend également à ce que les étudiants et les entreprises sortent gagnants de l'exercice. L'armée, la santé et l'aide internationale n'obtiendraient que des miettes.

Quant aux autochtones, à qui le discours du Trône avait donné espoir, il semble qu'ils passeront leur tour. Interpellé à ce sujet la semaine dernière, le premier ministre Paul Martin a affirmé qu'il n'avait pas d'argent pour eux. John Manley, l'an dernier, leur avait accordé un peu plus de 2 milliards \$ en cinq ans.

Avec des dépenses records de 138,6 milliards \$ et pas moins de 74 nouvelles mesures, plusieurs analystes avaient reproché au budget Manley d'aller dans tous les sens. On s'attend au contraire cette fois à des mesures ciblées et des orientations projetées sur plusieurs années. Et peut-être quelques « bons », tout de même.

DÉSÉQUILIBRE

Suite de la D 1

À la lumière des autres indications données au fil des mois, tout indique que M. Séguin continuera son grand ménage des crédits aux entreprises et qu'il mettra de l'avant une offensive musclée pour s'attaquer aux paradis fiscaux. Il a déjà ouvert la porte à l'augmentation du taux d'imposition des entreprises et des particuliers gagnant plus de 100 000 \$. Son parti a promis d'investir 2,2 milliards \$ en santé, la priorité numéro un du gouvernement, il pourrait néanmoins choisir de réviser le montant à la baisse.

Début février, il disait vouloir s'attaquer à l'« esprit Bougon », c'est-à-dire au cynisme des contribuables québécois intimement convaincus que leur argent n'est pas dépensé à bon escient. C'est entre autres dans cette optique qu'il compte s'attaquer à la fraude fiscale sophistiquée commise par ceux qui en ont les moyens.

Pour la même raison, il compte être particulièrement attentif à réduire la pression fiscale du contribuable moyen et des familles québécoises, qui devraient être les grandes gagnantes du budget. Il devrait annoncer le retour des allocations familiales, qui regrouperont les crédits actuellement éparpillés dans la déclaration de revenu. Début février, Claude Béchar avait prévenu que Québec souhaitait que l'aide gouvernementale soit plus visible. « On veut que les gens sachent ce que le gouvernement fait pour eux », avait déclaré le ministre de l'Emploi, de la Solidarité sociale et de la Famille.

Après avoir semé l'espoir au cours de ses consultations prébudgétaires, le plus grand défi de M. Séguin est maintenant de faire plus d'heureux que de mécontents. Déjà, il s'est passablement commis auprès des familles et pour le logement social, qui passeront vraisemblablement à la caisse le 30 mars, jour prévu pour le dépôt du budget et des crédits.

Non seulement a-t-il répété qu'il penserait d'abord aux familles et à ceux qui n'ont pas de toit, mais il a aussi semé l'espoir chez les personnes handicapées, chez les gens en régions, chez les étudiants, chez les artistes, chez les défendeurs du crédit communautaire, chez les représentants des coopératives d'habitation, etc. Des gens qui, dans 10 jours, verront si les bons mots du ministre se sont traduits en espèces sonnantes et trébuchantes.

Ajoutés à ces nouveaux espoirs, les contribuables n'ont pas oublié — et n'oublieront pas — la promesse libérale de diminuer leurs impôts de 5 milliards \$ en cinq ans, d'une moyenne de 27 %, comme il était écrit dans le programme libéral rendu public en septembre 2002. Depuis, on parle moins du milliard de dollars que de ramener le taux d'imposition des Québécois à la moyenne canadienne. L'écart est passé de 27 % à 13 %, faisant ainsi passer à 2 milliards \$ la promesse d'origine.

Bonne nouvelle pour M. Séguin, les économistes de la banque Toronto Dominion prédisent que Québec renouera avec les surplus à compter de 2005-2006, quoique trop peu pour financer les baisses d'impôt promises. D'ici 2009, si la situation économique demeure inchangée, ce sont un peu plus de 3 milliards \$ qui « apparaîtront » dans les coffres de l'État, grâce à une embellie de l'économie et à une augmentation prévue des paiements de transfert. Si l'avenir donne raison à la TD, voilà qui devrait laisser respirer les pieds de M. Séguin, avec des souliers un peu plus confortables... M.M.



Pris entre une situation financière difficile et les promesses électorales parfois généreuses de son parti, le ministre provincial des Finances, Yves Séguin, envisagerait d'augmenter l'impôt des entreprises et de serrer la vis aux particuliers gagnant plus de 100 000 \$ par année.

De la complexité du monde

C'est aujourd'hui l'arrivée officielle du printemps. Tous les signes sont là depuis quelques jours. Tendez l'oreille, vous entendrez croasser les corneilles. Si ça se trouve, elles viendront bientôt picosser vos sacs à poubelle, à 5 h du matin, laissant choir à la vue des voisins tout ce que vous avez mangé durant la semaine, vieilles pelures noires de bananes incluses. Toujours un peu gênant et surtout, dégueulasse à ramasser, les pelures noires de bananes, surtout lorsque vous devez le faire en robe de chambre.

Il y a aussi le dégel de la première mouche. Un autre signe qui ne ment pas de l'arrivée du printemps. Regardez-la, la pauvre, se promener dans la fenêtre du salon, un peu dans les vapeurs, comme si elle sortait d'un *party rave* de cinq mois. C'est alors si facile de lui faire la job. Shlack! Un coup de télé-horaire et c'est fini. Si seulement on pouvait faire la même chose avec les corneilles.

Puisque c'est le printemps, que c'est samedi en plus et que vous n'avez pas la tête à vous la casser, surtout que votre douce moitié vous attend pour faire une tournée qu'on devine déjà mémorable des quincailleries afin de choisir le nouveau carrelage de la salle de bains, je vais rester d'une simplicité déconcertante dans mes propos, malgré la complexité sous-jacente au thème choisi aujourd'hui, à savoir justement la complexité du monde et de sa banlieue.

Trouvez pas qu'il est complexe, notre monde? Moi si. Remarquez, on disait la même chose au siècle dernier. Un dénommé Henri Poincaré, un scientifique qui avait du mal à trouver le sommeil et ce n'était pas en raison de ses allergies aux oreillers de plumes de pigeon, a même pon-

du une théorie sur la complexité de son époque, pour vous dire que ça ne date pas d'hier. Ça s'appelle *Le Problème des trois corps et les équations de la dynamique*. Ce n'est pas pour être pédant et me faire interviewer par Denise Bombardier, mais je dirais que ce petit recueil sainte le gros bon sens, sauf que sa profondeur intellectuelle, et c'est bien là sa seule faiblesse, n'atteint pas celle de son essai précédent sur les paradigmes systémiques à l'heure du réductionnisme.

J'ai d'ailleurs appris que Hollywood venait d'acheter les droits de ce dernier bouquin pour en faire un film. On a pensé à Jennifer Lopez pour le rôle du paradigme systémique, et à Ben Affleck pour celui du psychiatre réductionniste qui veut se la faire.

De quoi parlions-nous encore? Ah oui, la complexité du monde moderne...

Avez-vous remarqué comme il n'y a rien de simple aujourd'hui? Vous achetez un magnétoscope et avec un peu de chance, vous aurez appris à le programmer avant la fin de la garantie. Obtenir une information au gouvernement est devenu une entreprise digne de la maison de fous des *Douze Travaux d'Astérix*. Vous en avez pour une demi-heure, minimum, à passer d'une boîte vocale à une autre. Faites le 1, le 2, le 3... le 15. Tout ça pour tomber dans une 10^e boîte vocale: «Votre appel est important pour nous, et bla bla bla...»



Normand Provencher

NProvencher@lesoleil.com

Si vous voulez mon avis, le monde n'a jamais été aussi confus. La complexité du monde est en train d'avoir raison des plus tenaces. À l'épicerie, il faut presque avoir un doctorat en diététique pour décoder les étiquettes. Bannir les gras trans de son alimentation, c'est très tendance, mais encore faut-il être capable de les dénicher, ces bibittes. Les parents ont du mal à se retrouver dans les devoirs

de leurs enfants. Les conducteurs ne savent plus trop s'ils peuvent tourner à droite et entre quelle heure et quelle heure. Chaque semaine, il faut comprendre et apprivoiser un nouveau mot, *golden shower* par exemple.

Autre exemple. On va bientôt ouvrir les registres pour les défusions municipales. Cette semaine, au *Téléjournal*, une responsable de la ville de Montréal disait à quel point il s'agit d'une opération d'une grande complexité. C'est la seule chose que j'ai retenu du reportage: complexe. De toute façon, à travers l'avalanche de chiffres sur les avantages et les inconvénients des défusions municipales, plus personne n'est en mesure de savoir ce qu'il en est vraiment. Les contribuables se font peut-être remplir comme des amphores, allez distinguer le vrai du faux. Il y a tant de chiffres, tellement de monde pour dire une chose et son contraire, et la vie est si courte pour essayer de tout comprendre, surtout qu'il y a les enfants à aller chercher à la garderie, l'épicerie à faire et les corneilles à tenir loin de nos sacs à poubelle.

Tout est devenu si complexe que les politiciens ne savent même plus où s'en va notre argent.

Paul Martin a beau promettre de mettre fin au copinage et au gaspillage, les ministres ne semblent même plus savoir ce qui se passe dans leur propre boîte. Trop complexe, trop gros. La main droite ne sait plus ce que fait la main gauche. Personne ne semble avoir le contrôle sur la machine, personne n'est imputable, après ça, allez vous étonner d'en voir avec les deux mains dans l'assiette à beurre.

Les mégachantiers comme celui de la Gaspésie ont fait perdre un milliard de dollars au gouvernement québécois au cours des dernières années, a-t-on appris cette semaine. Encore là, trop complexe, trop gros, plus personne ne dirige rien. C'est le bar ouvert. Ni vu ni connu.

Pour oublier la complexité du monde moderne, je n'ai encore rien trouvé de mieux, à part vider une caisse de 24, que me plonger dans *Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, de Jean Provencher — aucune lien de parenté, tiens-je à préciser, pour ceux qui voudraient m'accuser de copinage.

Que de la simplicité dans ce délicieux bouquin qui traite de la vie québécoise traditionnelle, celle de nos parents et de nos grands-parents. À l'époque, tout le monde travaillait dur, mangeait de la nourriture saine, sans gras trans, élevait ses enfants sans chercher toutes les réponses dans les livres.

Il y avait un temps pour chaque chose, pour semer, récolter, se recueillir, fêter. Il n'y avait pas Internet ni de mégachantiers. Si on se cassait la tête, ce n'était pas au sujet des défusions municipales, des fonctionnaires qui s'en mettent plein les poches ou de la bureaucratie galopante. Et surtout pas à cause des corneilles qui picosser les sacs à poubelle...

ENTREVUE

Dur au cœur tendre

Ancien procureur de la Couronne, Fernand Côté aide maintenant les jeunes de la rue à se tirer de mauvais pas judiciaires

■ Les jeunes de la Maison Dauphine seront ravis d'apprendre que le vénérable Fernand Côté, leur grand-papa gâteau ex-procureur de la Couronne, est un vieux «délinquant» qui fume en cachette. «Juste deux par jour», jure-t-il sur le seuil de l'immeuble qu'il habite. Il a promis à sa belle amoureuse d'écarter. Mais tranquillement, semble-t-il...

Fernand Côté, 71 ans, a probablement exécuté le plus curieux virage social survenu à Québec depuis fort longtemps. Après avoir fait condamner des gens à la prison durant des années, le voilà bénévolement occupé à empêcher des jeunes de s'y retrouver. Au moins trois jours par semaine, il descend de son chic cinquième étage des non moins chics Jardins Mérici pour se rendre dans la «caverne» des punks et des squeegees du Vieux-Québec, rue Dauphine, ce dont il ne pourrait absolument plus se passer, confie-t-il au SOLEIL.

«C'est une bifurcation majeure dont je suis pleinement conscient, confie l'ex-avocat d'Alma, grand-oncle du comédien Michel Côté. Je passe de la haute bourgeoisie au petit prolétariat de la rue. Je suis un symbole de l'establishment que honnissent par-dessus tout les jeunes que je m'efforce d'aider.»

Comble de paradoxe, c'est lui qui est allé frapper à la porte de Dauphine pour offrir son aide. En 1996, après un an de retraite à s'ennuyer plus ou moins, il a expédié une lettre au jésuite Michel Boisvert pour lui proposer ses services. Ce qui était évidemment inespéré pour une organisation qui a tellement de besoins.

Inespéré, mais pas évident, peu s'en faut. Comment intégrer à une maisonnée qui est en rupture de système ce qui constitue le parfait symbole du système en question? Comment les jeunes délinquants ou délinquants de Dauphine souhaiteront-ils se faire aider par un monsieur à cheveux gris qui fut jadis avocat de la Couronne, qui fut résolu du bord de la loi et de l'ordre, et qui n'a vraiment pas beaucoup de tatouages sur le corps?

SUSPECT

«Pas besoin de vous dire que j'étais suspect quand je suis arrivé là, raconte le septuagénaire. Je représentais exactement ce dont ils se méfient le plus — et pas toujours sans raison —, c'est-à-dire les gens qui



«Dauphine est devenue mon monde, ma société, ma famille, déclare solennellement Fernand Côté. Je serais vraiment malheureux de ne pas pouvoir fréquenter ces jeunes-là. Je ne pourrais pas m'en passer. Derrière leur accoutrement parfois déroutant, on découvre des gens de cœur capables d'une très grande solidarité», commente Fernand Côté.

ont un certain pouvoir dans la société. Les gens qui ne sont pas aisément de leur côté.»

Fernand Côté n'avait pas été qu'un simple avocat de la Couronne. Il avait été procureur de la Commission d'enquête sur le crime organisé (CECO), membre du Conseil de sécurité de la Communauté urbaine de Montréal, membre de la Commission de police du Québec et commissaire à la déontologie policière. Il était reconnu comme un dur à cuire, d'ailleurs recruté la première fois par un autre célèbre dur à cuire d'une certaine époque, l'ancien ministre de la Justice Claude Wagner.

Il avait depuis longtemps constaté que la répression seule n'arriverait jamais à rien de très bon, lorsque, en 1993, à la déontologie policière, il accusa réception de 45 plaintes de jeunes de la rue pour brutalité policière présumément survenue durant une émeute du centre-ville. C'est là qu'il découvrit la Maison Dauphine. Et c'était là qu'il irait faire du bénévolat à sa retraite, décida-t-il sur-le-champ.

«D'autant plus que je ne suis pas un joueur de golf», ironise-t-il à peine. Il a commencé par y noircir de la perasse, comme rédiger les statuts et

règlements. Progressivement, d'autres bénévoles lui ont référé des jeunes qui se retrouvaient en mauvaise posture judiciaire. Le bouche à oreille a fait son œuvre. La confiance a fini par s'installer. Tant et tellement que certains jeunes lui téléphonaient aujourd'hui jusqu'à son domicile. Il a tenu à se rendre disponible jusque-là. Avec la chance d'avoir à ses côtés une compagnie qui partage sa compassion et sa passion pour les jeunes de la rue, celle qu'il surnomme la «bénévole du bénévolé». Parce qu'elle rédige amoureuxment des tonnes de tonnes de dossiers destinés à la Maison Dauphine.

«MA FAMILLE»

«Dauphine est devenue mon monde, ma société, ma maison, ma famille, déclare solennellement Fernand Côté. Je serais vraiment malheureux de ne pas pouvoir fréquenter ces jeunes-là. Je ne pourrais pas m'en passer. Derrière leur accoutrement parfois déroutant, on découvre des gens de cœur capables d'une très grande solidarité. Ils fréquentent Dauphine par besoin de se créer une société à eux. Mon travail à moi consiste à leur faire voir que le fossé avec l'autre n'est peut-être pas si grand.»

Il y a une démarche sociale derrière ce 180 degrés. Mais il y a aussi une démarche spirituelle, confesse Fer-

nand Côté. Ce n'est pas pour rien qu'il y a un an presque jour pour jour, il entreprenait avec sa Christiane adorée le fameux pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle, une marche extérieure et «intérieure» de trois longs mois. «Certains le font pour l'exploit physique, dit-il, d'autres pour vérifier leur foi. Moi, c'était pour le deuxième motif. Et je peux vous dire que tout s'est confirmé de façon percutante. J'ai vécu un élan spirituel formidable!»

Tout ça, explique l'homme, ne peut pour autant permettre la complicité avec l'injustice ou le crime. «Si un jeune entreprend par exemple de me parler d'un abus sexuel dont il est victime, je lui dis de dénoncer le coupable, sinon de ne plus me parler de ces choses à l'avenir. Quant au délit de meurs dont le jeune peut cette fois se rendre lui-même coupable, comme boire une bière sur le trottoir, ça tient bien plus à la culture du lieu qu'à de la grande criminalité. Il faut faire la part des choses.

«Et au-delà de tout ça, poursuit Fernand Côté avec insistance, il y a ce que j'appelle le substrat des jeunes de la rue, le soubassement, le fondement sur lequel ils sont construits. Il s'agit souvent de jeunes qui furent abusés, violés, battus, jetés à la rue, et dont le comportement fait plus de mal à eux-mêmes qu'à la société

qu'ils rejettent. Je n'aide pas ces jeunes dans une grande visualisation sociale salvatrice. Je veux seulement les empêcher de se massacrer eux-mêmes, en prévenant la déviance. Quand ils passent par Dauphine, ils parviennent à accepter l'autre culture, celle de la majorité, tout en sachant préserver la leur.»

L'ex-avocat a récemment fondé le service d'aide juridique des jeunes de la rue, question de mieux protéger leurs droits et de ne pas les laisser s'empêtrer dans les dédales compliqués de la justice. Avec d'autres bénévoles, il a aussi contribué à un décisif rapprochement avec les marchands de la rue Saint-Jean, même parmi les plus farouches adversaires des jeunes de la rue. «Quand ils viennent voir comment ça se passe, ils changent souvent d'idée, dit-il. Et ils comprennent leur intérêt à devenir amis de la Maison Dauphine. Vous remarquerez, par exemple, que beaucoup moins de jeunes qu'autrefois se retrouvent perchés sur les portes du Vieux-Québec. Ce n'est pas une preuve absolue. Mais c'est peut-être un bon signe.»

Fin de l'entrevue. «Je vous recommande la sortie», laisse tomber le gentilhomme. Ce qui lui permet de rallumer la cigarette qu'il avait entamée à l'arrivée, sur le seuil de l'immeuble. Vieux délinquant, va!



Alain Bouchard

ABouchard@lesoleil.com

ÉDITORIAL

Forger l'avenir

Que le nouveau premier ministre Zapatero ait confirmé que son gouvernement retirerait les troupes espagnoles d'Irak autour du 30 juin, si l'ONU n'y joue pas un plus grand rôle d'ici là, ne doit surprendre personne. Cette décision avait été annoncée par les socialistes espagnols pendant la campagne électorale — avant l'horrible massacre de Madrid, donc. En revanche, la déclaration du président polonais affirmant qu'il avait été berné par Washington sur l'existence d'armes de destruction massive, même si elle a

fait moins de bruit, est bel et bien surprenante et hautement significative. Venant d'un tel allié, elle donne la mesure du sentiment général qui existe aujourd'hui, un an après le déclenchement de l'offensive américano-britannique en sol irakien.

Que disions-nous, ici même, dans cette colonne, il y a un an? Nous affirmions que le risque était grand qu'une invasion de l'Irak jette de nouvelles recrues dans les bras des islamistes intégristes. Nous estimions qu'en l'absence de preuves sur la présence d'armes de destruction massive et sans soutien de l'ONU, il fallait éviter de fournir un nouveau prétexte à ces



Jean-Marc Salvat

JMSalvat@lesoleil.com

fanatiques qui cherchent à se nourrir d'un choc entre l'Occident et le monde musulman.

Nous n'étions pas dans le camp des pacifistes purs et durs. Nous soutenions que le recours à la force peut être nécessaire pour faire face aux menaces contre la paix. Mais nous rappelions qu'il ne fallait y recourir qu'une fois que toutes les autres options étaient épuisées et qu'en l'occurrence, il fallait accorder aux inspecteurs de l'ONU le temps de poursuivre leur travail sur le terrain, comme ils le réclamaient.

Fin janvier, David Kay, placé par Washington à la tête d'un groupe d'enquête sur les armements non conventionnels en Irak, a jeté une douche d'eau froide sur l'administration Bush. Il a affirmé que le maître de Bagdad ne détenait pas d'armes de destruction massive avant l'entrée en guerre des forces américano-britanniques et que celles qui subsistaient après le premier conflit de 1991 avaient été détruites.

Nous avons assisté à une manipulation politique. Une manipulation préparée de longue date. Mais l'analyse ne peut s'arrêter là.

La chute de Saddam Hussein est et demeurera une grande victoire. Le bourreau de Bagdad était un dictateur sanguinaire, il faut le répéter. Un potentat qui s'est maintenu au pouvoir à coup de purges, de répressions et d'assassinats, particulièrement dans les communautés kurdes et chiites. Il n'a jamais démontré le moindre respect ni pour les droits de la personne, ni pour le droit international.

Sa capture, comme le procès qui lui sera fait, restera un grand événement. Tant pour la coalition militaire qui l'a chassé du pouvoir que pour ses innombrables victimes et leurs proches.

La planète se porte toujours un peu mieux lorsque de tels hommes, qui assoient leur pouvoir sur la terreur qu'ils exercent, sont mis hors d'état de nuire. Le despote est dans une geôle et les Irakiens ont été libérés de la leur.

Cela étant, on voit bien aujourd'hui que les conditions d'entrée en guerre et les arguments avancés pour la mener ne sont pas sans importance. C'est d'abord là-dessus qu'on construit une cohésion internationale. Or, il faut bien constater que la polémique continue de faire rage au sein de la communauté internationale.

Alors que les périls ne cessent de croître, que la nébuleuse d'Al-Qaida invoque maintenant l'Irak pour commettre ses lâches attentats, que les menaces s'entremêlent et s'entrechoquent, il est temps, plus que temps même, d'un sursaut. Il est temps d'ouvrir des perspectives.

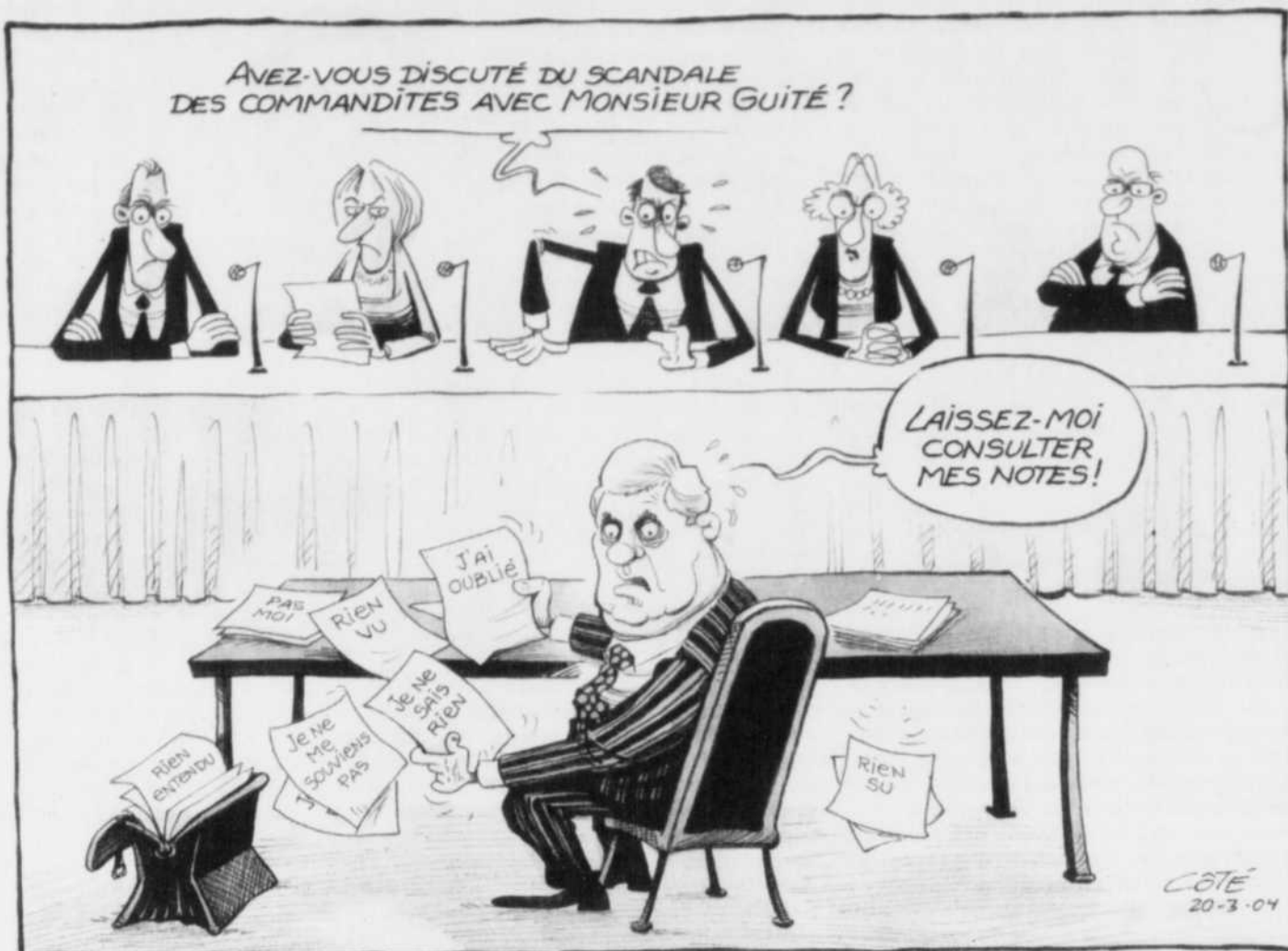
Les Irakiens aspirent à vivre en paix et réclament davantage de soutien de la communauté internationale. La convocation d'une réunion de l'ONU dédiée à assurer la stabilisation du pays enverrait un signal positif et fort à cet effet. Alors que la menace de guerre civile est bel et bien réelle, il faut maintenant tout mettre en œuvre pour réussir le transfert de souveraineté. Nous connaissons les limites des grandes réunions internationales. Mais nous savons aussi qu'elles peuvent donner les impulsions nécessaires.

Et puisque les périls s'entremêlent et que le terrorisme de l'islam noir progresse, les Nations unies doivent, parallèlement, initier ou lancer l'idée d'une autre grande rencontre internationale réunissant, celle-là, non pas seulement des dirigeants politiques, mais des leaders de tous les horizons, et ce, de partout dans le monde (y compris bien sûr du monde musulman) pour combattre ce nouveau fascisme.

Nous savons que la neutralisation du lieutenant de ben Laden, Ayman Al-Zawahiri, qu'on disait imminente au moment où ce cahier devait être mis sous presse, ne mettra pas fin aux attentats aveugles de cette secte apocalyptique. La nébuleuse d'Al-Qaida est devenue une organisation informelle, une mouvance faite de groupes affiliés et de cellules dormantes, dont l'influence s'étend sur les terroristes islamistes des Philippines à l'Ouzbékistan en passant par le Yémen et l'Afrique de l'Est.

Il faut convoquer un grand forum réunissant des leaders de tous les horizons non pas avec l'illusion naïve que le rassemblement d'hommes de bonne volonté fera échec à lui seul à ce terrorisme qui n'a que mépris pour le genre humain, mais parce que nous ne pouvons pas nous permettre le luxe de ne pas explorer les moindres recoins de la menace.

Un an après le déclenchement de la guerre en Irak, l'heure n'est pas au bilan définitif. Elle est à la recherche de perspectives d'avenir sur de multiples fronts.



POINTS DE VUE



Jean-Charles Harvey, en 1962

Jean-Charles Harvey, une vie

Gilles Marquis

L'auteur habite la Beauce.

(À Louis-Guy Lemieux, LE SOLEIL, 7 mars 2004)

Jean-Charles Harvey publie en 1934 le roman urbain *Les Demi-civilisés*. Ce roman, qui prône la liberté intégrale (d'expression, de pensée, d'amour, de croyances), sera, évidemment, mis à l'index par les autorités cléricales de l'époque. Et comme le gouvernement a les mains liées à un pouvoir religieux omnipotent, le premier ministre Taschereau ne donnera pas le choix au rédacteur en chef limogé du SOLEIL: il pourra travailler à la bibliothèque provinciale tant qu'il n'entrera pas en contact avec ses usagers. Harvey s'exilera donc à Montréal avec ses six enfants et recommencera à zéro, à 45 ans.

Le lieutenant-colonel Georges-Émile Marquis le remplacera comme conservateur de la bibliothèque législative. De formation classique, il avait été cofondateur, avec Damase Potvin, de la revue *Le Terroir*, organe officiel de la Société des arts, des sciences et des lettres. Il a publié aussi *Aux sources canadiennes* en 1918 (tiré à 20 000 exemplaires), *Le Régiment de Lévis*, en 1952, *Les Monuments de Québec*, en 1958. Il a rédigé également de nombreux articles et éditoriaux dans *Le Terroir* de 1909 à 1922. En 1923, il fonde l'École des guides historiques. Le Département de l'instruction publique le nomme commandeur de l'Ordre du mérite scolaire la même année. La société française, l'Union latine, le nommera aussi Chevalier.

De toute évidence, on doit crier à l'injustice et à l'infamie lorsqu'on brise une carrière et une vie comme celle de Jean-Charles Harvey. L'abus de pouvoir du clergé qui prône pourtant respect, altruisme et pardon est probant. Mais je ne crois pas qu'en rabaisant Georges-Émile Marquis, son remplaçant à la bibliothèque, Louis-Guy Lemieux prêche par l'exemple.

«La Passion», quel horrible film!

Yves Rendom

L'auteur habite Québec.

Quel horrible film que *La Passion du Christ*! Les intentions de Mel Gibson, qui assiste à la messe tous les jours, sont certainement irréprochables et même fort louables, mais en matière artistique, l'intention ne suffit pas. C'est le résultat sensible qui compte, c'est-à-dire ce qui touche la conscience, et l'inconscient du spectateur.

Le film pêche d'abord par sensualisme. L'élément central, c'est la peau de Jésus. Une peau que Gibson massacre avec une insistance et une minutie qui confinent au sadisme; une peau qui, miraculeusement guérie, illustre par sa guérison même, par son éclat retrouvé, la Résurrection de Jésus. La symbolique de Gibson enferme ainsi, d'une certaine façon, toute la Pâques du Christ dans une affaire de peau.

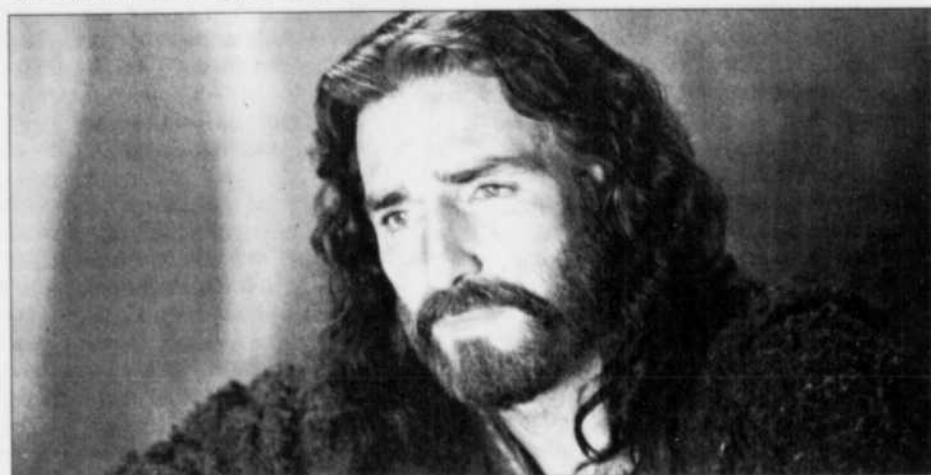
On parle de réalisme pour justifier la boucherie que Gibson nous impose. Mais il va bien au-delà du réalisme. À preuve, cette utilisation constante du ralenti, lieu commun du sensationnalisme au cinéma. À quoi sert le ralenti dans les scènes de violence des films commerciaux? Simplement à nous faire jouir davantage du sang qui gicle! Et c'est exactement là où nous conduit Gibson, sauf qu'ici, c'est le sang du Christ qui devient l'objet de notre jouissance de cinéophiles ambivalents.

Ce sensationnalisme qu'on voudrait réaliste emprunte, en fait, des sentiers surréalistes. Surréalisme dans ce ralenti qui modifie, qui altère la durée et le mouvement naturel; surréalisme dans le multidimensionnel et dans la métamorphose de certains personnages, tels ces enfants qui se transforment soudainement en démons, tel ce diable qui circule librement à

travers différents plans spatio-temporels; surréalisme dans la morbidité des symboles; surréalisme enfin et peut-être surtout dans la trame sonore, faite en grande partie de procédés électroniques. Musique de machines, musique morte, musique «de l'autre côté de la vie», pour parler comme Céline; musique qui distille en nos cœurs le sentiment surréaliste par excellence, celui du magique. Un sentiment qui s'oppose à celui du mystère. Les mélodies bizarroïdes qui accompagnent cette musique de mort ont une saveur spirituelle. Mais c'est à la spiritualité du Nouvel Âge qu'elles réfèrent notre sens musical. Spiritualité inversée, sensuelle, mensongère et, encore là, essentiellement magique.

Quant aux chœurs, encadrés par ce tambour aussi sauvage que gratuit, ils prolongent le plus souvent les cris de la foule qui réclame Barrabas et qui hurle «Crucifie-le». Comme nous nous identifions plus ou moins consciemment à ce que nous entendons, nous sommes portés à nous situer, sans le vouloir, du côté de cette foule vocifératrice et déicide. La musique du film nous place d'emblée du mauvais côté de la Passion. Il n'y a pas là que du faux puisque le Christ a souffert et est mort pour les péchés de tous les hommes.

Nous aussi sommes, donc, responsables du drame du calvaire. Mais Dieu nous appelle au repentir libre et conscient. Alors que cette participation par identification inconsciente à la foule qui tue Jésus, combinée à la séduction de nos penchants sensationnalistes et même sadiques, ne peut que conduire à une culpabilité sourde, plus apparentée au remords destructeur qu'au repentir vivifiant. C'est sans doute ce qui explique notre profond malaise quand nous sortons de la salle.



Une scène du film «La Passion du Christ»

Ah ces enfants gâtés de jeunes médecins...

Pierre Léveillé, md

L'auteur pratique la médecine à l'hôpital Laval de Québec et il est médecin itinérant au centre hospitalier Centre Maurice.

En mai 1984, au moment d'entreprendre ma carrière comme nouveau médecin spécialiste, l'instauration d'une mesure coercitive, sous forme d'une rémunération à 70 % du tarif régulier pour tous nouveaux médecins qui choisissaient de s'établir dans les grandes régions urbaines, devait régler la pénurie chronique de médecins dans les régions rurales.

Vingt ans plus tard, le ministre Couillard, de concert avec la Fédération des médecins spécialistes, annonce que le même remède, à saveur améliorée, sera administré à ces enfants gâtés de jeunes médecins. Après tout, ne leur revient-il pas la responsabilité sociale de régler ce problème... né avant même qu'ils n'aient débuté leur maternité!

Cessez, messieurs les décideurs, d'agiter l'épouvantail de la mauvaise répartition des ressources quand la véritable cause est un manque d'effectif! Parlez-nous donc plutôt de l'ajout net des effectifs depuis 20 ans, de l'impact de la fémi-

nisation dans la profession médicale, de l'impact du vieillissement de la population sur l'utilisation des services de santé, de l'impact de la détérioration du réseau de santé québécois sur la santé même de ses médecins.

Le Collège des médecins nous apprend que, depuis l'an 2000, le Québec a perdu l'équivalent de la cohorte de finissants d'une faculté de médecine, c'est-à-dire une centaine de praticiens qui sont passés du statut de soignant à soigné! Je doute que cette politique de saupoudrage, à tout vent, d'une denrée rare que sont ces jeunes médecins gâtés, améliore cette situation.

OPINIONS

ANALYSE

Il y a un an, l'Irak

Un pays et un monde moins sûrs

Jocelyn Coulon

L'auteur est chercheur indépendant. Il vient de publier « L'Agression. Les États-Unis, l'Irak et le monde », chez Athéna Éditions.

Il y a trois semaines, de passage à Bagdad, le secrétaire américain à la Défense, Donald Rumsfeld, s'entretenait de l'amélioration des conditions de sécurité dans le pays.

« C'est fantastique, disait-il. À chacun de mes nombreux voyages en Irak, mon impression est que je constate chaque fois des améliorations. »

Au même moment, 13 policiers irakiens étaient déshabillés dans un attentat. Une semaine plus

tard, de puissantes bombes tuaient 300 Irakiens dans des lieux saints du chiisme. Chaque jour, un à deux soldats américains, des humanitaires, des diplomates et des irakiens meurent à cause de la pensée magique de M. Rumsfeld. Oui, vraiment, les choses sont fantastiques.

Un an après le déclenchement de la guerre américano-britannique contre le régime irakien, quel en est le bilan, provisoire, il faut bien le dire ?

MOTIFS

Premièrement, les motifs. La guerre, disait-on à Washington et à Londres, était une nécessité, car le régime de Saddam Hussein et ses armes de destruction massive constituaient pour le monde « une menace grave et croissante ». Pourtant, David Kay, chargé par le président Bush de découvrir les armes de destruction massive, a démissionné en janvier en affirmant que celles-ci n'existaient plus au moment de l'invasion de mars 2003. Il l'a encore répété jeudi.

Ainsi, toutes les preuves avancées avec arrogance et certitude par les dirigeants américains et britanniques — l'uranium du Niger, les tubes d'aluminium haute résistance pour construire des armes nucléaires, les avions sans pilote censés pulvériser des agents chimiques et biologiques sur les États-Unis, les laboratoires mobiles, les liens avec Al-Qaïda — toutes ces preuves se sont envolées en fumée. Au point où le plus servile des alliés américains, le président polonais, Aleksander Kwasniewski, celui-là même qui, en février 2003, déclarait que tout ce que disait le président Bush, il le pensait lui aussi, vient d'avouer avoir été « trompé » sur ces armes. Personne, bien entendu, ne croira un instant ce nouveau mensonge de la part d'un dirigeant qui voulait bien se laisser tromper.

Ces importants stocks d'armes n'ont donc jamais existé. Dès 1998, les inspecteurs de l'ONU avaient confirmé qu'il ne restait pas grand-chose en Irak. Les services de renseignements américains, jusqu'à l'été 2002, c'est-à-dire jusqu'au moment où le vice-président Dick Cheney a entrepris de rencontrer personnellement les agents de la CIA responsables du dossier irakien pour leur suggérer d'analyser « correctement » les données sur l'Irak, disaient aussi la même chose. Ils employaient constamment le conditionnel, soulevaient des questions, rappelaient aux dirigeants américains d'être prudents. Tous ceux qui devaient savoir savaient.

Ce qui pose la question de l'inévitabilité de la guerre. Elle était nécessaire, affirmaient Bush et Blair. Eh bien non, avoue aujourd'hui un de ses architectes, Richard N. Haass, ancien directeur de la planification des politiques au département d'État et, à ce titre, principal conseiller du secrétaire d'État, Colin Powell. « Nous n'étions pas tenus d'aller en guerre contre l'Irak, à tout le moins pas au moment où nous avons choisi de le faire. Nous avions d'autres choix : nous fier à d'autres outils de décision politique, reporter l'attaque, ou les deux. (...) mais au fond, il s'agissait d'une guerre par choix », écrit-il en novembre 2003 après avoir quitté ses fonctions.

Tiens, on aurait aimé savoir plus tôt, avant la guerre, avant même le bras de fer diplomatique au Conseil de sécurité, que le danger n'était pas grave et croissant. Cela aurait sans doute permis, aux États-Unis comme ailleurs, un véritable débat sur la menace irakienne, sur les coûts de l'intervention,



Contrairement aux belles prédictions, les soldats américains n'ont pas été accueillis avec des fleurs et des cerfs-volants en Irak, écrit Jocelyn Coulon. Les bombes, les attentats et les attaques rythment leur vie quotidienne.

sur l'efficacité ou non des autres moyens envisagés pour forcer l'Irak à désarmer et, par le fait même, un véritable choix fondé sur la raison et non sur un mensonge. Cela, bien entendu, aurait été un pari risqué pour les États-Unis et la Grande-Bretagne, aux prises avec une opinion publique démontée et des gouvernements réticents, sinon carrément hostiles.

Un débat de cette nature est un exercice dangereux. Il sème le doute. Il remet en cause les certitudes. Il risque même d'enrayer la machine guerrière au moment où tous ses engrenages sont si parfaitement huilés. Les États-Unis et la Grande-Bretagne devaient donc attiser les braises de la peur, trafiquer les preuves, enrégimenter les esprits, stigmatiser les opposants et intimider les dissidents, même au sein de leur gouvernement, avec le risque parfois de se contredire ou d'être tournés en ridicule par les révélations soudaines de plagiat ou de faux.

SÉCURITÉ

Deuxièmement, la sécurité. Certes, les Irakiens ne vivent plus dans une prison et tout n'est pas que chaos et violence dans leur pays. Les

chambres de torture sont fermées, des écoles sont construites, la liberté de presse est totale, les partis politiques prolifèrent. L'Irak est toutefois devenu un aimant pour tous les terroristes islamistes, là où le renversement de Saddam Hussein était censé les annihiler. Contrairement aux belles prédictions, les soldats américains n'ont pas été accueillis avec des fleurs et des cerfs-volants. Au contraire. Les bombes, les attentats et les attaques rythment leur vie quotidienne et celle, faut-il le rappeler, de millions d'Irakiens dont plus de 10 000 ont déjà péri.

RECONSTRUCTION

Troisièmement, la reconstruction. Tous les témoignages concordent : l'après-guerre n'a jamais été sérieusement planifié par l'administration Bush. Les soldats devaient rester sur place tout au plus trois à six mois et les Irakiens, heureux de leur libération, allaient, comme par magie, tout prendre en charge. Le pétrole coulerait à flots et financerait la reconstruction. La réalité est moins jolie. Les forces occupantes vont rester sur place au moins jusqu'en 2006 et certainement au-delà. Entre temps, elles sont

toujours incapables d'assurer la sécurité, de fournir les services de base et, suprême ironie, d'approvisionner le pays en... carburant.

POLITIQUE

Quatrièmement, la politique. L'Irak est une mosaïque ethnique et religieuse sur laquelle les colonisateurs et envahisseurs d'hier se sont cassés les dents en tentant de la façonner et où ceux d'aujourd'hui n'auront pas plus de succès. En fait, une terrible lutte pour le pouvoir se déroule à l'heure actuelle en Irak et elle s'exacerbera au fur et à mesure qu'on se rapprochera de la date du transfert du pouvoir le 30 juin. Chaque faction arme sa milice. Déjà, les chiites, qui représentent 60 % de la population, n'ont pas l'intention d'être privés de gouverner directement le pays comme ce fut le cas pendant le règne de Saddam Hussein. Ils réclament des élections rapides et remettent en question les beaux plans de l'administration américaine pour une transition ordonnée. Au pouvoir, ils pourraient bien être tentés de s'emparer du pays tout en maintenant une démocratie de façade.

La nuit du vide, ou quand les médias devancent l'événement...

Aimé-Jules Bizimana

Docteur en communication et chargé de cours à l'UQAM, l'auteur poursuit, depuis plus de deux ans, une recherche sur les médias et la guerre.

Dans les salles de rédaction du monde entier, la fébrilité était au rendez-vous, le mercredi 19 mars 2003. Les médias attendaient avec beaucoup de nervosité le jour J qui allait déclencher une guerre annoncée longtemps à l'avance contre l'Irak de Saddam Hussein. Malgré une préparation tambour battant, les médias ont été pris au dépourvu par la décision précipitée de l'administration Bush de frapper le leadership irakien. Dans l'empressement, la télévision diffusera des nouvelles au compte-gouttes. Au grand



Aimé-Jules Bizimana

dam de la profession journalistique, ce jour-là, un dicton se réalisait en ondes : « No news is bad news. » Qu'est-ce qui s'est réellement passé ?

Dans l'après-midi du 19 mars, le Conseil de guerre s'était réuni à la Maison-Blanche pour décider du déclenchement des opérations militaires en Irak. Au cours de cette réunion, Bush et ses proches conseillers ont autorisé une frappe chirurgicale pour « décapiter le leadership irakien ». La CIA avait reçu des renseignements crédibles sur l'endroit où se trouvaient Saddam Hussein, ses deux fils et d'autres hauts dirigeants. Peu après l'expiration de l'ultimatum lancé à Saddam Hussein, l'ordre était donné de Washington pour frapper le leadership irakien. En juillet 2003, un ancien garde du corps de Oudaï, un des fils tués de Saddam Hussein, a révélé au *Times* de Londres que l'infor-

mateur de la CIA était un capitaine dans le cercle de Saddam Hussein, lequel avait été ensuite exécuté sommairement.

Peu après la frappe chirurgicale, l'agence Associated Press précisait que l'opération visait une cible de circonstance (*target of opportunity*). L'information avait été vite relayée par les réseaux américains CNN, NBC, FOX, ABC et CBS. Au Canada, les réseaux français et anglais Radio-Canada et CBC ont battu le rappel des correspondants dans la région pour occuper l'antenne. Les reporters à Bagdad avaient néanmoins beaucoup de difficulté à dire ce qui se passait. Les seules images répétées en boucle étaient celles de quelques tirs de DCA sans plus. Alors à la barre du *Téléjournal* de Radio-Canada, Stéphane Bureau avouait qu'on était en train de « spéculer ».

Eric Margolis, un expert du Moyen-Orient et consultant de la CBC, affirmait être « mystifié » par le fait qu'il ne se passait rien. Sur la chaîne canadienne CTV, Jacques Charnelot, correspondant de l'agence AFP, indiquait, au cours d'une liaison téléphonique, avoir entendu au moins trois explosions à Bagdad. Il dit alors à Lloyd Robertson, l'*anchorman* de CTV, qu'il allait déterminer plus tard ce qui était arrivé.

À 22 h 15, le président Bush donnait aux médias de quoi se mettre sous la dent. « Sur mon ordre, les forces de la coalition ont commencé à frapper des cibles choisies d'importance militaire pour entamer la capacité de Saddam Hussein à lancer une guerre », déclarait-il, dans une courte allocution.

À partir de la frontière koweïtienne, le journaliste vétérinaire de la chaîne américaine ABC, Ted Koppel, *embedded* avec la 3^e Division d'infanterie, s'entretenait en direct avec le présentateur-vedette Peter Jennings, sans rien dire de nouveau sur l'attaque.

À 22 h 40, Radio-Canada rediffusait l'allocution du président Bush. À 23 h



Un correspondant de télévision lit son reportage devant la tribune du quartier général de l'armée américaine au Qatar, quelques heures après l'attaque de l'Irak, le 19 mars 2003.

pile (7 h à Bagdad), toutes les chaînes montraient encore les images des caméras fixes scrutant le ciel sombre de Bagdad. Toujours rien, la guerre tant attendue n'était pas encore là. Ce vide était sans commune mesure avec les images spectaculaires d'explosions et de tirs de DCA diffusées par CNN en 1991 au début de la guerre du Golfe.

Personne n'a vu venir la frappe anticipée. Pourtant, tout se passait comme si la vraie guerre avait commencé et c'est là le piège où sont tombés les médias. La plupart des réseaux ont décidé d'aller en mode « émission spéciale » pour ne pas rater un moment historique. Cependant, s'il est presque suicidaire pour les médias de ne pas diffuser le déclenchement d'un conflit, il est autant inconséquent de ne pas retirer des ondes un non-événement pour des raisons de concurrence.

À 23 h 13, Henry Champ, le correspondant de la CBC à Washington, affirmait que certaines informations relevaient de la « spéculation totale ». À 23 h 22, Patrick Brown, le correspon-

dant de Radio-Canada dans le Kurdistan, disait qu'il était difficile de confirmer quoi que ce soit sur les opérations spéciales des forces américaines dans le nord de l'Irak. « Tout ça se passe sans caméras », ajoutait-il. Les seules nouvelles substantielles de cette soirée effervescente sur les ondes étaient le discours du président Bush annonçant l'attaque inopinée et la répartition de Saddam Hussein à la télévision irakienne pour annoncer l'échec de son assassinat. La chaîne ABC n'a pu joindre son correspondant Ron Claiborne, dans le golfe Persique, qu'à 00 h 15. À bord du porte-avions *USS Lincoln*, Claiborne était retenu par la censure militaire et il n'a envoyé son reportage que plus de trois heures après l'opération. De son côté, Luc Chartrand, seul journaliste *embedded* de Radio-Canada, était autorisé par l'armée américaine à s'entretenir avec Stéphane Bureau à 00 h 28.

Au lendemain de l'attaque, un journaliste américain demandait au secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, quand commencerait le plan initial

d'invasion. Avec son arrogance habituelle, Rumsfeld répondait : « Vous n'avez pas de plan et c'est un fait qui ne me déplaît pas. » La guerre reste un moment de rupture qui retient l'attention du monde et des médias. Les choix et les décisions des médias doivent être guidés par le désir de rendre compte de l'information et non par l'obsession de faire l'événement.

« S'il est presque suicidaire pour les médias de ne pas diffuser le déclenchement d'un conflit, il est autant inconséquent de ne pas retirer des ondes un non-événement pour des raisons de concurrence »

L'Université Laval

AU CŒUR DE VOTRE QUOTIDIEN



LA FÊTE DE LA CRÉATIVITÉ

Vitrine étudiante CADEUL du 24 au 26 mars

La cinquième édition de la Vitrine étudiante, un événement organisé par la Confédération des associations d'étudiants et étudiantes de l'Université Laval (CADEUL), aura lieu du 24 au 26 mars dans le complexe des pavillons Alphonse-Desjardins et Maurice-Pollack. Cet événement, qui met en valeur les réalisations, les projets et les initiatives étudiantes, aura pour thème «Quinto», un mot latin qui signifie «cinquièmement».

Cette année, la Vitrine étudiante CADEUL aura son affiche grâce à un concours d'illustration lancé à l'automne auprès d'étudiantes et d'étudiants inscrits au baccalauréat en communication graphique. «L'illustration gagnante est celle de Marie-Ève Daviau, indique Rachel Gagnon, adjointe à la chargée de projet de la Vitrine étudiante CADEUL. Les autres illustrations seront exposées, avec les peintures et les photos des étudiants-artistes participants, dans la salle d'exposition du pavillon Alphonse-Desjardins.»

Une autre nouveauté consistera en des visites guidées des différentes facultés. Ces activités seront offertes aux élèves de niveau secondaire et collégial qui visiteront l'exposition. Selon Charles Plourde, responsable des groupes scolaires à la Vitrine étudiante



L'an dernier, la Vitrine étudiante a attiré plus de 5 000 visiteurs, dont plus de 700 élèves du secondaire et du collégial.



CADEUL, entre 350 et 400 élèves du secondaire sont attendus. «Ces élèves, dit-il, viendront d'une demi-douzaine d'écoles de la région de Québec ainsi que d'une école du Lac-Saint-Jean. Une dizaine d'autobus scolaires assureront leur transport. Selon le temps disponible, ils pourront avoir un aperçu de la vie pédagogique en visitant des facultés, un aperçu de la vie parascolaire en visitant la Vitrine étudiante et un aperçu des infrastructures et services en visitant le PEPS, la Bibliothèque générale et les couloirs souterrains.»

La créativité étudiante à son meilleur

Les valeurs sûres qui ont fait le succès des précédentes éditions de la Vitrine étudiante sont de retour cette année. L'exposition se déroulera à l'Agora du pavillon Alphonse-Desjardins, les 24 et 25 mars, de 10 h à 17 h 30. Le cabaret-spectacle «Voix de scène» aura lieu le 24 mars au Grand Salon du pavillon Maurice-Pollack à compter de 20 h. Et les jeux interfacultaires, qui s'étaleront sur trois jours, auront lieu ici et là sur le campus.

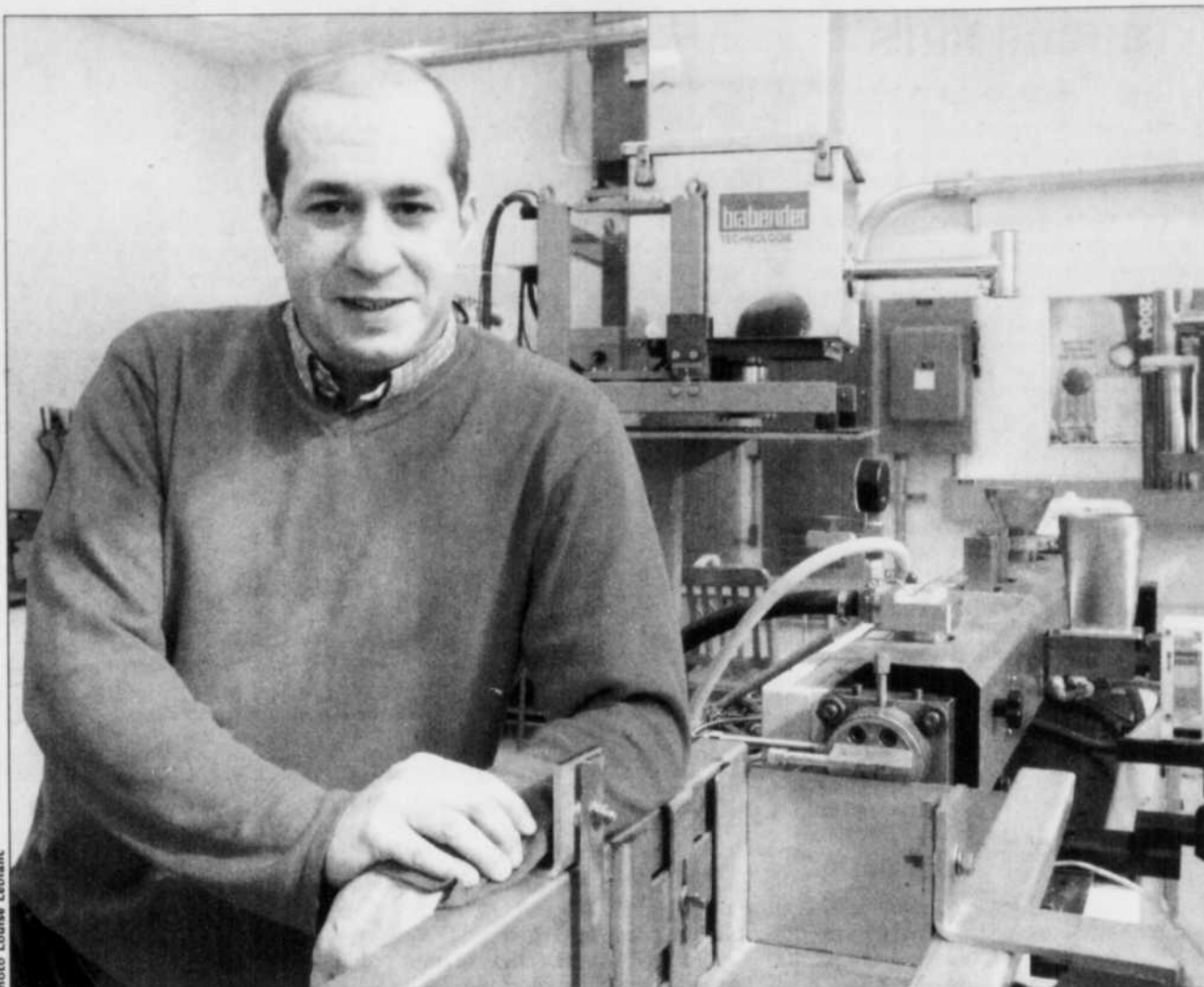
De l'animation, des prestations musicales et des conférences seront au programme de l'exposition, et les lieux feront l'objet d'une nouvelle conception architecturale. «Chaque année, explique Rachel Gagnon, des étudiants de l'École d'architecture font la conception du site. Cette année, le concept s'inspire de l'esprit de la fête. En plus, le bureau étudiant de conception architecturale Archimage fournira les stands.» L'an dernier, l'exposition avait présenté 175 réalisations étudiantes. Quelque 500 étudiantes et étudiants en provenance de 12 facultés en étaient les auteurs.

En ce qui concerne le cabaret-spectacle «Voix de scène», de nombreuses inscriptions en danse, en théâtre et en musique ont été reçues cette année, en provenance notamment des sciences pures et appliquées. L'an dernier, environ 500 spectateurs avaient assisté à 10 présentations artistiques données par 37 étudiants-artistes.

Par les contacts sociaux qu'ils procurent, les jeux interfacultaires ont pour but de favoriser le développement d'un sentiment d'appartenance fort à la CADEUL et à l'Université. Cette année, entre huit et dix facultés devraient s'affronter dans des compétitions artistiques, intellectuelles, sociales et sportives pour l'obtention de la coupe Interfac CADEUL. La Faculté des lettres et l'École des arts visuels en seront à une première participation. En 2003, quelque 200 étudiantes et étudiants s'étaient inscrits à ces jeux.

L'an dernier, la Vitrine étudiante a attiré plus de 5 000 visiteurs, dont plus de 700 élèves du secondaire et du collégial. Et plus de 150 personnes avaient contribué à la réalisation de l'événement. Pour plus d'information: 656-7931 ou www.lavitrine-etudiante.com.

YVON LAROSE



Mosto Bousmina, professeur titulaire de la Chaire de recherche du Canada en physique des polymères et des nanomatériaux.

De la magie au génie

Mosto Bousmina remporte la prestigieuse bourse Steacie

Petit garçon, Mosto Bousmina était fasciné par la magie. Il savait qu'il observait une illusion, mais se réjouissait de voir se produire ce qui en apparence était impossible. Il savourait ces moments en essayant de découvrir ce qui se cachait derrière l'illusion. Très tôt, il a commencé à créer ses propres tours de magie en mettant à l'essai les propriétés particulières des matériaux qu'il trouvait: aimants, bande élastiques, morceaux de caoutchouc, produits solides et liquides.

Aujourd'hui, ce professeur en génie des polymères au Département de génie chimique de la Faculté des sciences et de génie de l'Université Laval mélange encore des matériaux et s'efforce de comprendre leurs propriétés fondamentales et leur potentiel - et il suscite encore des exclamations de surprise. Quel est le dernier tour de haute technologie sur lequel il travaille? Changer un amas d'argile en une matière transparente, ultralégère et à l'épreuve des balles.

Le professeur Bousmina est spécialiste de l'étude de l'écoulement et des mélanges de polymères. Son laboratoire fait figure de pionnier mondial dans ce domaine qu'on appelle, en langage technique, la rhéologie des systèmes de polymères multiphasiques. Les travaux du professeur Bousmina, de nature à la fois théorique et expérimentale, se situent à l'interface de la physique, de la chimie, de la mécanique et des sciences

des matériaux avec une bonne dose de mathématiques avancées. «Lorsqu'on veut changer les qualités d'un matériau, par exemple sa résistance ou sa conductivité, il faut comprendre comment le matériau se comporte à l'état fondu pendant le procédé de fabrication. Il est nécessaire de comprendre comment ce matériau s'écoule et comment la modification de son écoulement changera les propriétés finales du matériau», explique le professeur titulaire de la Chaire de recherche du Canada en physique des polymères et des nanomatériaux.

Nanomatériaux

Le professeur Bousmina vient de recevoir la bourse Steacie, l'une des plus prestigieuses distinctions en sciences et en génie du Canada, attribuée par le Conseil de recherche en sciences naturelles et en génie (CRSNG). Ce prix s'accompagne de subventions en fonds de recherche et d'équipement provenant du CRSNG et de la Fondation canadienne pour l'innovation, en plus de couvrir le salaire du professeur pendant deux ans. «Les bourses Steacie constituent une marque de reconnaissance publique pour les réalisations de scientifiques et d'ingénieurs exceptionnels», a déclaré le président du CRSNG, Tom Brzustowski. Ces bourses sont remises à des chercheurs qui ont terminé leurs études de doctorat depuis moins de 12 ans et qui ont déjà accompli de grandes choses dans le domaine des sciences et du génie.

À titre de boursier Steacie du CRSNG, le professeur Bousmina s'intéressera aux nanotechnologies, un des domaines de recherche prioritaires de la Faculté des sciences et de génie de l'Université Laval. «Les nanomatériaux offrent beaucoup de possibilités pour la création de matériaux ayant des propriétés uniques pour des applications en aérospatial, en biomatériaux, dans le secteur automobile, en optique-photonique, en emballage alimentaire et pour les piles à combustible. Cependant, ce domaine n'en est qu'à ses balbutiements, car nous ne comprenons pas encore comment les nanoparticules se dispersent au sein d'un matériau polymère. Il existe déjà des produits commerciaux faits de nanomatériaux, mais ils sont fabriqués par essais et erreurs. Nous n'en comprenons pas encore les principes scientifiques fondamentaux», explique-t-il.

Dans ses efforts pour découvrir ce que la nature nous réserve au chapitre des nanomatériaux, l'équipe du professeur Bousmina étudiera principalement comment exfolier efficacement les couches nanométriques d'argile et d'autres nanoparticules, notamment par l'utilisation des ultrasons, des lasers et des rayons X combinés à une machine qui génère des écoulements contrôlés pour mesurer la quantité exacte d'énergie nécessaire pour séparer deux couches.

Mosto Bousmina est le quatrième chercheur de l'Université Laval à remporter le prix Steacie depuis sa création en 1969.

Les meilleurs au Québec!

Lardeur, la créativité et la qualité d'encadrement des quatre équipes représentant l'Université Laval à la 8^e édition du Concours d'excellence interuniversitaire en relations industrielles ont permis à 16 étudiants de donner une première place à leur institution.

Les étudiants de Laval ont notamment remporté les deux premières positions en santé et sécurité du travail, les trois premières positions en arbitrage de griefs, ainsi que la première position au classement général des douze équipes. Ces équipes étaient composées d'étudiants inscrits au baccalauréat en relations industrielles à l'Université Laval, à l'Université de Montréal ainsi qu'à l'Université du Québec en Outaouais. Elles ont participé à des simulations de cas basées sur la réalité quotidienne des entreprises et des syndicats. Le Comité organisateur était composé de Stéphanie Ayotte, Isabelle Paquin, Mélissa Delarossil,

Véronique Latulippe-Fortin et Sophie Tremblay. Les mentors de cette année étaient Sophie Bergeron, Catherine Beaudry et Jéssabelle Sirois. Formatrice:

Mélanie Laroche. Marie-Pier Beaumont, Jean Sexton, Gilles Laflamme, Jacques Nadeau et Marcel Thibault ont participé à l'évaluation des étudiants en pratique.



L'équipe d'Olivier-Alexandre Gingras, Annie Dufresne, Sylvain Gagné et Marc Lessard a mérité la première position au classement général du CERI.

campus express

LE LEADERSHIP A-T-IL UN GENRE?

Les femmes et les hommes gèrent-ils de la même manière? Existe-t-il des différences liées au sexe quant aux valeurs, aux approches, aux attitudes des gestionnaires? Les femmes gestionnaires se comportent-elles réellement de manière plus démocratique ou «relationnelle» que les hommes? Ce sont là les questions qui seront débattues lors de la conférence de Claire Lapointe intitulée «Le leadership a-t-il un genre? Analyse comparée des discours de directrices et de directeurs d'écoles» qui aura lieu le mardi 23 mars, à 12 h, au local 1475 du pavillon Charles-De Koninck. La conférencière fera part des résultats intéressants obtenus lors d'une étude menée récemment en milieu scolaire portant sur le leadership exercé par des chefs d'établissement. Cette conférence est organisée par la Chaire d'étude Claire-Bonenfant sur la condition des femmes et le Groupe de recherche multidisciplinaire féministe (GREMF).



Belinda Stronach, leader en affaires et candidate au leadership en politique.

JOURNÉES THÉMATIQUES EN MÉTÉOROLOGIE ET SCIENCES DE LA TERRE

Une activité spéciale pour souligner la Journée mondiale de la météorologie du 23 mars aura lieu sur le campus au mail central du pavillon Abitibi-Price, de 11 h à 14 h. Plusieurs stands animés par des représentants d'Environnement Canada, d'Environnement Québec, de Québec-Océan, du Centre d'études nordiques et du Département de géographie présenteront des affiches scientifiques et des instruments scientifiques sur le sujet. Il s'agit d'une occasion unique de discuter climat avec des météorologues, des climatologues et des océanographes chevronnés. Par ailleurs, c'est le 29 mars à l'Auditorium Jean-Paul Tardif du pavillon La Laurennienne qu'aura lieu la Journée conjointe des sciences de la Terre, organisée par et pour les étudiants de cette discipline. Ce sera pour eux une occasion exceptionnelle de partager les résultats de leurs recherches avec la communauté scientifique québécoise. Les travaux des participants seront présentés en 4 volets (géotechnique, exploration minière, géodynamique et environnement) sous la forme d'exposés oraux et d'affiches. Le public sera formé de professeurs, d'étudiants, de professionnels, de membres de l'industrie et de chercheurs.

BLANC SOMBRE

Les finissants et finissantes du programme de maîtrise en arts visuels avec mémoire ont regroupé leurs œuvres dans l'exposition «Blanc sombre» que l'on peut voir à la Galerie des arts visuels jusqu'au 4 avril. Caractérisée par une diversité de pratiques et de champs artistiques qui sont à l'image de ce qu'est la création contemporaine, cette exposition se veut plurielle et cherche à favoriser les croisements générateurs de sens. Dès lors, nulle surprise à considérer le titre de l'événement, «Blanc Sombre», qui porte à dessin le projet poétique déjà évoqué par Stéphane Mallarmé, toujours d'actualité, soit celui de rendre fructueuses les ambiguïtés... aux intersections. Si blanc n'est pas sombre, que montre alors l'œuvre d'art? Avec Armelle François, Christophe Viau, Denis Couture, Dgino Cantin, Jean-François Lavoie, Jean-Philippe Roy, Josée Haerincx, Lise vézina, Louise Legendre, Luc A. Charette, Nathalie Thibault, Nicole Royer, Paula Bogati, Robert Thivierge, Safia Leghari et Winji. La Galerie des arts visuels est située au 255, boul. Charest-Est et est ouverte de 11 h 30 à 16 h 30 du mercredi au vendredi et de 13 h à 17 h le samedi et le dimanche.



Gestuel

TRANSPARENCE

La troupe de danse Gestuel présente «Transparence», son spectacle annuel, les 26 et 27 mars, à 20 h, au Théâtre de la Cité universitaire du pavillon Palasis-Prince. Ce spectacle regroupe les créations d'une trentaine de passionnés de la danse provenant de plusieurs programmes d'études. Ces danseurs et danseuses ont préparé une douzaine de chorégraphies de styles variés, majoritairement inspirées de la danse moderne et contemporaine, sur des musiques de Asian Dub Foundation, Michael Nyman, René Aubry, Richard Desjardins, Ben Harper et bien d'autres. Également au menu, quatre danses chorégraphiées par Rosalie Trudel et Arielle Warnke St-Pierre, professeures diplômées de l'École de danse de Québec, seront interprétées par des membres de la troupe. Le spectacle qui clôture l'année universitaire est l'aboutissement des efforts et de l'énergie déployés tout au long de l'année par les danseurs. Cette représentation leur permet d'expérimenter la chorégraphie et de présenter leurs propres créations. Les billets sont en prévente au coût de 8 \$ au Bureau des activités socioculturelles, local 2344 du pavillon Alphonse-Desjardins, et auprès des membres de la troupe (10 \$ à la porte). Information: 656-2765 ou mireilleangers@hotmail.com

L'AVENIR DU RÉGIME QUÉBÉCOIS D'ASSURANCE AUTOMOBILE

L'actuel régime québécois d'assurance automobile est en vigueur depuis 1978. L'indemnisation du préjudice corporel est administrée par une société d'État (SAAQ) selon le principe de l'assurance sans égard à la responsabilité (No-Fault). L'assurance des dommages matériels est offerte par des assureurs privés selon le principe de l'indemnisation directe. Ce régime existe donc depuis plus de 25 ans. Selon plusieurs observateurs, ce régime a fort bien fonctionné. Pourtant, au moment où plusieurs autres provinces canadiennes traversent une situation de crise en matière d'assurance automobile, le gouvernement québécois a annoncé qu'il avait l'intention de modifier la loi sur l'assurance automobile pour «assurer une justice pleine et entière aux victimes des criminels de la route». Quels constats pouvons-nous faire sur l'efficacité du régime québécois d'assurance automobile? Comment se compare-t-il avec celui d'autres juridictions canadiennes ou étrangères? Que penser du projet de réforme du gouvernement québécois? Quels sont les arguments de ceux qui sont en faveur du projet de réforme et de ceux qui sont contre? Voilà les questions auxquelles un colloque d'une journée portant sur «L'avenir du régime québécois d'assurance automobile» tentera de répondre, le jeudi 25 mars à l'Hôtel Plaza Québec. Organisé par la Chaire en assurance L'Industrielle-Alliance de l'Université Laval, en collaboration avec la Faculté des sciences de l'administration, la Faculté de droit et l'École d'actuariat de l'Université Laval, ce colloque permettra notamment aux opposants et aux partisans du projet de réforme du gouvernement québécois de faire valoir leurs points de vue. Renseignements: colloque.auto@fsa.ulaval.ca



Cervantes

Les mini-spectacles de musique et de danse auront lieu à l'heure du dîner tandis que les conférences seront généralement présentées de 15 h 30 à 16 h 30. ¡Bienvenidos a todos!

SEMANA HISPÁNICA

Dans le but de diffuser la culture hispano-américaine et de sensibiliser les universitaires à la présence grandissante de la communauté latino-américaine à Québec, l'Association des étudiants et étudiantes des programmes d'espagnol (AEPE) organise la «semana hispánica» qui se tiendra du 22 au 25 mars au pavillon Charles-De Koninck. Vous pourrez alors assister à des mini-spectacles, des conférences en espagnol et à quelques projections de documentaires. Il y aura aussi des kiosques d'information et de démonstration d'objets artisanaux latino-américains. Toutes ces activités permettront à la communauté universitaire de se mettre au fait des événements sociaux et politiques qui touchent les gens d'Amérique latine, et ce, à la grandeur du continent. Les mini-spectacles de musique et de danse auront lieu à l'heure du dîner tandis que les conférences seront généralement présentées de 15 h 30 à 16 h 30. ¡Bienvenidos a todos!



Le contenu de ces pages est produit et édité par le Service des communications de l'Université Laval. Visitez le site Web de l'Université Laval à l'adresse suivante: <http://www.ulaval.ca>

HISTOIRE DE JOUETS

Un coup de pousse d'Entrepreneuriat Laval a aidé Annie Asselin à démarrer une entreprise qui carure à l'économie sociale

En se promenant dans les rues de son quartier, à Saint-Augustin-de-Desmaures, Annie Asselin avait bien remarqué que des jouets presque neufs trônaient parfois à côté des poubelles que les gens déposaient devant leur résidence, surtout au printemps et en été. Au cours de conversations avec des parents qui, comme elle, avaient de jeunes enfants, elle s'est aperçue que les jouets avaient parfois une vie active très courte et que le problème était de savoir ce qu'on en ferait après. C'est alors que l'idée lui est venue de démarrer sa propre entreprise avec les choux gras des autres. Avec l'aide d'Entrepreneuriat Laval, cette détentrice d'un baccalauréat multidisciplinaire (certificat en administration, certificat en relations industrielles et bloc complémentaire en droit et management) a ainsi mis sur pied le projet Rêno-Jouets pour lequel elle a mérité le 1^{er} prix en économie sociale au Concours québécois en entrepreneuriat 2003, au niveau local.

«Jamais je n'aurais pu démarrer ma propre entreprise sans le soutien de l'équipe d'Entrepreneuriat Laval, indique Annie Asselin. En plus de m'aider à peaufiner mon plan d'affaires, l'équipe n'a cessé de me supporter dans la recherche de maillages et de subventions.»

Huit cents toutous

Installée depuis mars dernier dans l'édifice Honoré-Beaugrand du Collège Saint-Augustin, Annie Asselin règne sur des centaines de jouets en majorité usagés, même si plusieurs sont flambant neufs ou ne nécessitent que des réparations minimes. «Récemment, le gérant d'une pharmacie m'a donné 800 toutous de Noël qu'il n'avait pas réussi à écouler. Leur avenir est



Annie Asselin dans les locaux de Rêno-Jouets avec son fils François: «C'est une belle aventure et j'espère qu'elle se poursuivra longtemps!»

déjà tracé: ils feront la joie des enfants dans certaines garderies pauvres en jouets.»

Après avoir trié les jouets, Annie Asselin les examine un à un, puis «met en attente» ceux qui sont incomplets. Par

exemple, avec quatre jeux de Monopoly incomplets, elle peut en compléter deux grâce à d'autres jeux du même nom qui franchiront le seuil de son entrepôt. Même chose pour les fermes d'animaux en deuil d'un petit cheval ou d'une botte de foin: lors d'une prochaine livraison, la jeune entrepreneure trouvera sûrement des figurines solitaires qui s'intégreront parfaitement à la ferme.

Et les prix? «Pour un jouet qui se vend 50 \$ en magasin, une personne peut se procurer le même pour la moitié du prix chez Rêno-Jouets», dit la jeune femme. Armée des magazines *Protégez-vous* des cinq dernières années et d'une pléiade de catalogues, elle fixe elle-même les prix. Trouver le prix juste représente d'ailleurs l'une des tâches qui lui prend le plus de temps. Il lui arrive donc de faire appel à des bénévoles pour lui prêter main-forte. L'été dernier, des jeunes filles séjournant dans un Centre jeunesse sont venues nettoyer des peluches et classer des jeux. Plus récemment, un jeune autiste a réparé des autos miniatures. Sans compter que des personnes retraitées apportent parfois des jouets chez eux pour les réparer. Bref, en plus de protéger l'environnement par la réduction du nombre de déchets, Annie Asselin fait œuvre sociale auprès de différents groupes de personnes essayées. «C'est une belle aventure et j'espère qu'elle se poursuivra longtemps!»

Depuis sa fondation en août 1993, Entrepreneuriat Laval a contribué au démarrage de près de 200 entreprises et à la création de plus de 400 emplois à temps complet, principalement dans la région de Québec, dont la moitié sont occupés par des diplômés et diplômées de l'Université.

RENÉE LAROCHELLE

Tous au Salon de la forêt

Le Salon de la forêt constitue l'élément majeur de la Semaine des sciences forestières organisée chaque année depuis 35 ans par des étudiants et des étudiantes de la Faculté de foresterie et de géomatique de l'Université Laval. Cette année, la vingt-sixième édition du Salon de la forêt se tiendra jusqu'au 21 mars inclusivement aux Galeries de la Capitale, à Québec, sur la patinoire du centre récréatif.

Le Salon est l'un des plus importants événements sur la foresterie au Québec. Il attire bon an mal an plus de 15 000 visiteurs. Il s'adresse autant au grand public qu'aux étudiants et aux spécialistes de la forêt. Il vise à faire découvrir et à promouvoir l'importance des différentes facettes de l'activité humaine en forêt (exploitation industrielle, villégiature, recherche scientifique, etc.). Le thème du Salon, le même que celui de la Semaine des sciences forestières, sera: «Une forêt pour demain!». Ce thème se veut une réponse à l'intérêt grandissant de la population québécoise pour l'avenir de la forêt. Parmi les volets abordés par les nombreux exposants, mentionnons la géomatique, les oiseaux sauvages, la machinerie forestière et la transformation du bois. Il y aura également une grande compétition intercollégiale de jeux forestiers, un secteur conseil, une parade de vêtements forestiers, une exposition en arts visuels et de l'animation pour les enfants.



Le Salon est ouvert aujourd'hui et demain, 20 et 21 mars, de 9 h à 17 h.

THÉÂTRE

Une famille éclatée

Les Treize présentent «Électre» à l'Amphithéâtre Hydro-Québec



La distribution de la pièce Électre: une mise en scène qui mise sur l'émotion et un drame classique fortement ancré dans la réalité.

Une fille qui veut tuer sa mère afin de venger le meurtre de son père; un fils qui revient d'exil, porteur d'un message de l'au-delà; un univers conflictuel qui menace d'exploser à tout moment et des personnages plus vrais que nature. Aucun doute: nous nageons en pleine tragédie grecque. C'est une rencontre avec le mythe à l'état pur que vous proposez Les Treize à l'Amphithéâtre Hydro-Québec du pavillon Alphonse-Desjardins, ce samedi et ce dimanche à 20 h.

Dans cette histoire écrite par Euripide vers 415 av. J.-C., les humains

portent toute la responsabilité de leurs actes sur leurs épaules. Ils doivent assumer leur choix et cesser d'accuser le destin quand tout va mal. Comme l'explique le metteur en scène Raymond Poirier, «Euripide joue d'audace en préférant comme héros les hommes aux dieux. En effet, il est plutôt rare que les personnages ne soient pas le jouet des dieux dans la tragédie grecque. Une œuvre comme *Électre* s'avère donc très intéressante sous cet angle. C'est une pièce coup-de-poing où les émotions sont à l'état brut et où

les non-dits s'avèrent d'une grande importance».

Jouant le rôle d'Oreste, le frère d'Électre, Simon Gosselin considère que son principal défi consiste à rendre toute l'ambiguïté de ce personnage déchiré entre le bien et le mal: «Tout comme sa sœur, explique-t-il, Oreste souhaite éliminer Clytemnestre, cette mère indigne qui a commis la faute impardonnable de tuer leur père bien-aimé, Agamemnon. Mais, en même temps, il sait que le meurtre de personnes du même sang peut avoir des conséquences très graves.»

Pour cette pièce, Raymond Poirier a choisi un décor épuré, aux couleurs terre. Les costumes respectent l'esprit du théâtre grec de l'Antiquité et la musique évoque la voix humaine grâce à un jeu de flûtes: «Toute la mise en scène est basée sur l'émotion et, en même temps, tout est ancré dans la réalité», souligne cet étudiant en études anciennes, pour qui la tragédie a le mérite d'aller au fond des choses. *Électre* en 2004? Un drame familial à voir.

Scénographie: Katia Talbot (décors) et Émilie Bélanger (costumes). Musique: Jonas Sahline. Avec Line Bernard, Isidore Bouchard, Anne-Frédérique Champoux, Aurélie Chevanelle-Couture, Geneviève Desnoyers, Marie-Claude Dubuc, Simon Gosselin, Roussan Kats, Laurent Maheux, Marie-Ève Picard, Alexandre-Michel Poirier, Josée-Anne Roussel et Monique Sobraquès. Les billets sont en vente au coût de 10 \$ (taxes et services en sus) sur le réseau Billethead (643-8131 ou www.billethead.com) et au Bureau des activités socioculturelles (12 \$ à l'entrée). Des superspectacles, organisés en collaboration avec le restaurant-bar Le Pub, sont offerts le dimanche soir au coût de 20 \$. Information: 656-2765.

RENÉE LAROCHELLE

CENTRAIDEXPRESS

LE JOURNAL OFFICIEL DE CENTRAIDE QUÉBEC



Édition du 20 MARS 2004

À l'aide des gens d'ici... 100 millions \$

■ La campagne annuelle de financement de Centraide Québec est un important mouvement d'entraide et de solidarité envers les personnes vulnérables et démunies d'ici.

Grâce à la très grande générosité des gens d'ici, Centraide Québec constitue, par son appui à plus de 160 organismes communautaires d'ici, un soutien inestimable à quelque 200 000 personnes qui reçoivent aide et réconfort de ces organismes.

La campagne annuelle de Centraide Québec est l'œuvre de milliers de donateurs, entreprises, institutions et individus qui n'hésitent pas à donner généreusement. Cette année, Centraide Québec a souhaité souligner d'une façon particulière

la grande générosité de ses donateurs. Ainsi, par le biais des présidents bénévoles au sein du cabinet de campagne 2003, des donateurs ont reçu un hommage particulier en se méritant le « Coup de cœur ».

Merci d'aider des gens qui aident des gens.

RÉSULTAT DE LA CAMPAGNE 2003

7 580 188 \$

Parlant de la très grande générosité des gens d'ici, Centraide Québec marque cette année un anniversaire particulier.

En 1976, après s'être appelée La Plume Rouge, l'organisation prend le nom de Centraide Québec et s'inscrit ainsi dans le grand mouvement canadien Centraide/United Way. Il est important de noter que la plume rouge aura été le symbole des grandes campagnes de l'organisme, et ce, de 1950 à 1975.

Depuis 1976 et jusqu'en 2003, le cumul des dons recueillis au moment des campagnes annuelles s'élève à un peu plus de 100 millions \$. Un engagement à souligner, un élan de générosité des plus formidables et indéfectible qui vient du cœur des gens d'ici auxquels on dit merci !

FAITS SAILLANTS

En 1976, la campagne présidée par M. Gérard Mathieu a connu un franc succès atteignant un résultat de 699 183 \$ dépassant de 9,9 % la campagne précédente.

En 1977, la campagne était présidée par Me Yves Demers et affichait un résultat de 822 789 \$, une augmentation de 17,7%.

En 1978, M. Pierre Mantha, président de l'exécutif de la campagne, annonçait le dépassement du cap du premier million \$ affichant un résultat de 1 042 000 \$. À suivre...

Merci d'aider des gens qui aident des gens qui aident des gens d'ici.



Les « Coups de cœur » de Centraide Québec

Les lauréats des « Coups de cœur » de la campagne Centraide sont des entreprises, des institutions ou des individus qui n'ont pas hésité à investir temps et énergie afin de faire une campagne Centraide exceptionnelle et originale dans leur milieu de travail respectif. De plus, ils ont tout mis en œuvre afin de sensibiliser leurs collègues et les inviter à poser un geste concret.



Coup de cœur de la Division assurances et services financiers:
M. Alain Ratelle et Mme Kathy Argall, RBC Banque Royale.



Coup de cœur de la Division Beauce-Étchemins:
Mme Linda Grégoire, Imprimerie Interglobe en compagnie de M. Raymond Lacombe, président de la Division.



Coup de cœur de la Division commerces de détail:
M. Gilles Laperrière, directeur Costco Sainte-Foy en compagnie de deux membres de son équipe campagne.



Coup de cœur de la Division mondes communautaire et syndical:
M. Paul Vigneault du Syndicat de la fonction publique du Québec.



Coup de cœur de la Division entreprises industrielles:
Bowater Produits Forestiers du Canada. Photo, M. Vital Tessier, représentant délégué/Portneuf et Mme Murielle Belleau de Bowater.



Coup de cœur de la Division éducation:
M. Grant Régault (à droite sur la photo) accompagné de M. Pierre Moreau de l'Université du Québec.



Coup de cœur de la Division firmes informatiques:
Mme Linda Parent de AGTI, responsable de la campagne Centraide dans l'entreprise.



Coup de cœur de la Division Ministère de la Défense Nationale:
Maltre 2^e classe Dianne Dupaul (au centre) accompagnée du Lieutenant Colonel Danielle Savard et Major Serge Coulombe, président de la Division.



Coup de cœur de la Division municipalités:
le Réseau de transport de la Capitale représenté par M. Claude Lévesque, responsable de la campagne Centraide dans l'entreprise.



Coup de cœur de la Division Charlevoix:
General Cable Company représentée par Mme Marielle Boily, représentante déléguée/Charlevoix, M. Paul-Henri Jean, président de la Division.



Coup de cœur de la Région de l'Amiante:
Mme Florence Fauteux, responsable de la campagne Centraide chez Provigo de Thetford Mines.



Coup de cœur de la Division santé et services sociaux:
Mme Louise Brochu, responsable de la campagne Centraide au Centre hospitalier Enfant-Jésus.



Coup de cœur de la Division Université Laval:
le Rouge et Or football représenté par Mme Pauline Brousseau et M. Paul Naud, président de la Division.



Coup de cœur de la Division Mouvement Desjardins:
la Caisse populaire de Saint-Rodrigue. Sur la photo, de gauche à droite, M. Pierre Robitaille, président de la Division au cabinet de campagne, Mme Lynda Lefebvre et M. Jacques Dumais de la Caisse populaire Saint-Rodrigue.



Coup de cœur de la Division entreprises technologiques:
Produits biologiques Shire. Photo, de gauche à droite, M. Etienne Méthot, M. Stéphane Huot, président de la Division au cabinet, Mme Pascale Boudreau et M. Michel Delisle, trois membres de l'équipe campagne dans l'entreprise.



Coup de cœur de la Division fonction publique fédérale:
le Ministère des Pêches & Océans Canada. Sur la photo, dans l'ordre habituel: M. Gary Girouard, président de la Division, Mme Suzy Robitaille et M. G.H. Tremblay du ministère et Mme Lise Royer, coordonnatrice de la campagne au cabinet.



Coup de cœur de la Division Secteur Public Québec:
Hydro-Québec, Territoire Montmorency. Sur la photo, 1^{re} rangée: Mme Chantale Drapeau, M. Pierre L'Heureux, Hydro-Québec. 2^e rangée: M. Daniel Beaupré, Hydro-Québec, M. Claude Gendreau, coordonnateur au cabinet et Mme Claire Doucet, Hydro-Québec.



Coup de cœur de la Division entreprises de services:
Nordia. Sur la photo, à gauche, 1^{re} rangée, M. Christian Goulet, président de la Division, au centre, Mme Chantale Giguère de Nordia entourée de son équipe de campagne.